

sur l'avenir par G.

Association du Souvenir Aux Morts des Armées de Champagne

NOTRE VENTE DE CHARITÉ des 8, 9 et 10 Février 1935

*Et puis je ne vous dirai pas :
Dieu vous le rende! car là-bas
Ceux à qui tout demeure dû
Vous l'ont déjà cent fois rendu.*

Ed. ROSTAND.

La constance de votre dévouement, votre fidélité au souvenir de nos camarades morts en Champagne, chers lecteurs du Bulletin, donnent à votre Comité toutes les audaces. Il en faut, certes, de l'audace pour décider d'organiser une deuxième vente de charité dans les temps que nous vivons. Eh bien, pourtant, cela est fait, et cette deuxième vente réussira certainement grâce à l'inépuisable générosité de nos amis, mais grâce surtout à l'inaltérable dévouement des dames du Comité d'Organisation. Faut-il avouer que les dames eurent plus d'entrain et plus de confiance que les messieurs?... Elles sont si sûres que leurs efforts faits d'un si grand cœur ne peuvent être stériles. Elles ont gagné pour l'organisation, elles gagneront pour la réalisation. La deuxième vente de charité sera un grand succès, il dépassera, et de beaucoup, celui de la première!...

Pensez donc que déjà des comptoirs sont approvisionnés, que depuis des semaines on tricote, on brode, on coud.

Des grands magasins, des grandes maisons d'alimentation, des industriels, ont déjà contribué par de généreux dons à alimenter les comptoirs de la vente. C'est déjà beaucoup, mais pourtant c'est encore bien peu, si l'on considère tout ce qui reste à faire, et c'est maintenant qu'il faut frapper à toutes les portes, sonder tous les cœurs généreux, attaquer tous vos amis. C'est à vous, surtout, Mesdames, que nous nous adressons, à vous dont nous avons éprouvé déjà le généreux dévouement. Inscrivez-vous nombreuses comme vendeuses et tout de suite contribuez à la constitution de vos comptoirs. A vous aussi, amis de province, dont la contribution à notre dernière vente fut si importante, commerçants, industriels, n'hésitez pas à nous adresser vos dons en nature ou en argent. Tout sera accepté avec la plus profonde reconnaissance...

Quand nous avons si heureusement sollicité votre générosité en 1932, nous vous avons dit : « C'est pour achever notre monument de Navarin, pour constituer un capital qui assure la continuation de notre œuvre dans l'avenir, c'est, enfin, pour établir des ossuaires dans la crypte du monument pour y recueillir ceux que l'on retrouve encore sur la terre de Champagne. » Nous avons tenu nos promesses. Nous avons achevé l'aménagement du monument, le capital est constitué et il

a permis à notre Œuvre d'être reconnue d'utilité publique, les ossuaires ont été établis l'un après l'autre. Mais, si nous avons réalisé les projets que nous vous exprimions en 1932, nous n'avions pas prévu que, vingt ans après les premiers combats, la terre de Champagne rendrait les corps de ceux que l'on croyait ensevelis à jamais et que ce serait précisément dans le secteur de Navarin qu'on les retrouverait nombreux, pauvres malheureux enterrés en hâte au soir d'un combat dans une tranchée rapidement comblée ou dans l'entonnoir d'un obus plus profond que les autres. Les ossuaires de Navarin se sont emplis les uns après les autres. Plus de 3.000 corps y reposent désormais dans la paix du souvenir. Les cimetières du secteur sont tous comblés, on n'avait pas prévu qu'ils étaient si nombreux!... Certes, l'Administration des sépultures militaires, dont nous avons si souvent admiré la vigilance attentive, s'emploierait à les recueillir, mais n'est-ce pas plutôt notre devoir, à nous, dont le Monument domine la crête de Navarin et semble appeler à lui tous ceux qui se révèlent maintenant à l'entour.

La crypte du Monument n'est-elle pas, en cet endroit, la seule sépulture digne de leur sacrifice, pour leurs pauvres os blanchis que la terre maintenant rejette en jalonnant les lignes d'attaque? Ils reviennent à nous si tard parce que leurs corps étaient plus profondément enfouis, pilonnés par les obus ils ont été recouverts de couches de terre successives. N'ont-ils pas comme les autres gagné le repos définitif dans une sépulture digne d'eux? Le cœur se brise à la pensée qu'ils pourraient être abandonnés définitivement dans des fosses anonymes et dans tous les foyers où la place du disparu est encore gardée on frémirait d'indignation. Nous allons les recueillir dans la paix de notre Monument grâce à la générosité de nos amis. Il nous faut pour cela creuser des caveaux sous les pentes du Monument et des milliers de corps pourront ensuite y reposer. Ce sont des travaux importants à effectuer, mais vous nous permettrez de les accomplir. Nous avons acheté le terrain où repose le monument, nous avons bâti ce monument pierre par pierre, seuls, sans le secours de personne, par nos propres moyens, c'est-à-dire par votre générosité jamais lassée. Nous allons le compléter par les caveaux nécessaires pour recueillir tous les morts de Champagne, et il deviendra ainsi comme un tombeau de famille où nous irons nous recueillir chaque année encore plus nombreux. Tous ceux qui pleurent un disparu de Champagne pourront penser que sans doute il repose dans la crypte de Navarin et ce sera une consolation à leur cœur éploré. Nous y

conduirons les jeunes selon la tradition qui veut que les anciens les conduisent au tombeau de famille. Ils puiseront, dans ce pieux pèlerinage, des forces nouvelles pour accomplir, eux aussi, tout leur devoir dans l'avenir.

Alors, au travail. Il n'est pas permis de ne rien faire quand on sait pour quelle belle œuvre on aura travaillé, c'est pour ceux qui attendent encore un tombeau. Hésiteriez-vous à faire quelque chose? Allons, donnez. C'est pour ceux qui, il y a vingt ans, sont morts pour que la France vive...

Le programme de cette vente de charité comportera, cette année, une innovation.

Le vendredi 8 février, à 21 heures, aura lieu l'Assemblée générale qui sera suivie du vernissage du Salon des artistes anciens combattants qui veulent bien apporter leur concours à notre vente de charité. Ensuite, aura lieu l'inauguration des comptoirs de vente par le général Gouraud, toujours si attentif à ne rien négliger de ce qui puisse être utile à notre Œuvre. Le Gouverneur militaire de Paris met encore une fois à notre disposition les salons de son hôtel des Invalides pour l'organisation de la vente de charité. Un buffet fonctionnera après cette inauguration.

Le samedi 9 février l'ouverture de la vente aura lieu à 14 heures. A 18 heures elle sera terminée pour permettre à tous nos amis de se rendre à l'Arc de Triomphe pour ranimer la flamme.

Le dimanche 10 février une cérémonie pour nos morts aura lieu à la Chapelle des Invalides à 10 h. 45.

A 14 heures la vente de charité sera réouverte et elle se terminera à 18 heures par une grande tombola.

Nous comptons donc sur tous nos amis pour qu'ils commencent par alimenter nos comptoirs et qu'ils viennent ensuite nombreux à la vente.

Le Maréchal LYAUTEY

par le Général GOURAUD

Thorey, 29 juillet 1934.

Lyautey! Ce nom qui disait plus que tout autre la vie, la jeunesse du cœur et de l'esprit, l'imagination, le fluide, l'activité! Et voilà que nous roulons à travers les longues côtes lorraines, toutes dorées par le bel été, pour aller saluer une dernière fois le Maréchal sur son lit de mort! Déjà s'élève sur l'horizon la colline de Sion-Vaudémont, que domine la haute lanterne des morts de Maurice Barrès. Le village de Thorey se blottit à son pied.

Le Maréchal repose sur son lit, son beau visage, hier encore rayonnant d'intelligence, apaisé pour la première fois; la moustache en bataille, comme toujours, avec la couronne d'argent de ses cheveux en brosse.

Il est revêtu de la grande tenue bleue, barrée du cordon pourpre de la Légion d'honneur, les longues mains fines jointes sur son épée, le bâton de Maréchal à son côté. Sur ses jambes, son burnous noir d'Aïn Sefra et du Maroc, qui fait penser au manteau de Marengo sur le lit de mort de l'Empereur.

Au-dessus de son lit : ses fanions de commandement et de nombreuses photographies : ses parents, ses officiers, ses amis, Thorey est rempli de trophées et de souvenirs de cette longue vie d'action. Autour du lit, la Maréchale, grande dame douloureuse et courageuse, le frère, les neveux et nièces, Pierre en tête, quelques intimes, la bonne sœur qui l'a soigné, le prêtre qui lui a donné les

derniers sacrements. Chacun s'isole dans sa prière et dans les replis de sa mémoire.

L'heure est venue de déposer le Maréchal dans son cercueil. Nous descendons dans la grande bibliothèque du rez-de-chaussée, les hautes fenêtres sont ouvertes sur le parc. C'est la cité des livres, des cartes et des dossiers. Le Maréchal s'y tenait plus volontiers qu'au salon, car un des traits de sa personnalité était une ardeur au travail incessante, défiant le sommeil, s'appliquant à tout avec une passion qui n'a pas été dépassée.

Le Maréchal aimait Thorey : c'était son œuvre, sa chose. Il avait hérité d'une petite maison de village ouvrant sur la rue par une porte étroite. Il y avait ajouté cette vaste maison à allure de château, avec un rez-de-chaussée et des chambres dans le style de Lorraine et un grenier marocain, où il pouvait avoir l'illusion d'être encore à Fez ou à Rabat. Il aimait Thorey pour un autre motif. Il était toujours resté fidèle à sa province natale; mais quand il eut le tragique crève-cœur de quitter le Maroc, il lui fallut une retraite. Il la trouva à Thorey. Il y eut la douceur, la consolation de l'accueil franc et cordial des braves gens du village et des environs, qui ce matin envahissent peu à peu le parc, et vont défiler longtemps, silencieux et émus, devant son cercueil. C'est qu'aussi jamais grand chef, jamais aristocrate ne fut plus bienveillant, plus affectueux pour les modestes et les petits.

Au reste, jeune officier, il avait été attiré vers les problèmes sociaux, séduit par les cercles d'ouvriers de son grand ami Albert de Mun. Capitaine, il avait écrit dans la « Revue des Deux Mondes », son fameux article sur « le rôle social de l'officier ». Il y montrait que l'officier ne devait pas seulement instruire ses hommes, mais s'occuper d'eux au point de vue moral et arriver à se faire obéir joyeusement. Il voulait qu'au sortir du régiment les hommes quittant les casernes rentrassent chez eux meilleurs, plus formés, plus conscients de leurs devoirs envers la Patrie, qu'ils en étaient partis.

Tout le monde sait que M. Dautry, Directeur Général des Chemins de fer de l'Etat, s'est depuis longtemps signalé par les mesures bienfaites qu'il a fait prendre au point de vue social. Les soins qu'il a pris du repos des mécaniciens ont diminué le nombre des accidents. Comme je lui demandais un jour d'où lui était venue dès sa jeunesse cette sollicitude sociale, il me répondit : « J'ouvris « un jour par hasard, lorsque j'étais à l'Ecole Polytechnique, un « vieux numéro de la « Revue des Deux Mondes ». Je tombai « sur « le rôle social de l'Officier » et le lus de bout en bout. « C'est dans cette lecture que j'ai puisé mes convictions. »

Les cheminots, comme les voyageurs d'aujourd'hui, ne se doutent peut-être pas de ce qu'ils doivent au capitaine Lyautey.

Tant de souvenirs nous envahissent!

Le capitaine Lyautey dans la cour de Saint-Cyr, à cheval, à la tête d'un escadron du 4^e Chasseurs, dont la fanfare sonne les refrains avec lesquels la cavalerie française est entrée jadis dans les capitales de l'Europe.

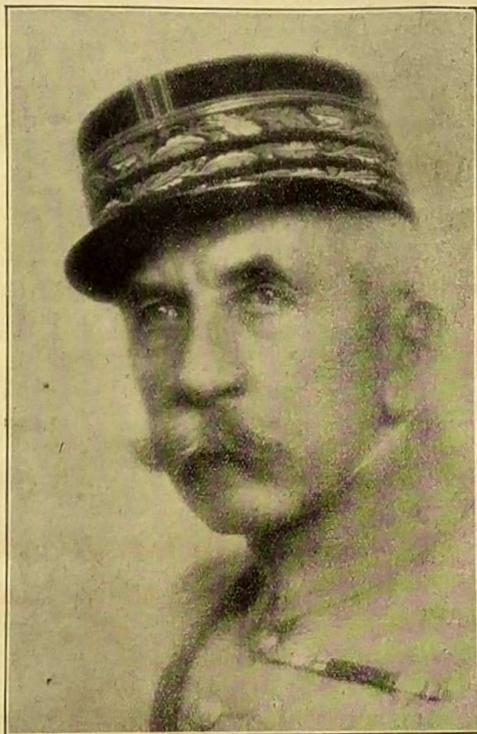
Le colonel Lyautey, à un de ses retours de Madagascar, à un déjeuner chez le prince d'Arenberg, président du Comité de l'Afrique Française, attirant l'attention de tous les convives en exposant l'intérêt passionnant, le charme captivant de la vie coloniale.

Le général Lyautey au Château-Neuf d'Oran, racontant son commandement d'Aïn Sefra, ses démêlés et ses succès avec les Béni M'Guil et les Douï Ménia, l'affaire de Berguent, quand il fut sauvé par le Gouverneur général Jonnart, ouvrant ses dossiers pour lire d'admirables lettres de son grand ami Melchior de Vogüé ou une de ses vieilles lettres du Tonkin de 1895. Sa voix ardente, un peu rauque, lisait :

« Le village est reconstruit; les rizières renaissent; on a drainé « une source jusque dans le poste; le potager est planté. C'est « la vie après vingt années de mort. Et cela c'est la joie, la « grande joie. Concevoir, ordonner, créer. Ah! que ce concret « est loin des paperasses, loin du travail anonyme et triste. Mon « Dieu, je n'aurai donc jamais un cercle à commander, à créer, « à féconder à défaut d'un Etat, et je sens que ce serait une « telle plénitude de vie! »

Quelle prophétie!

Le général Lyautey, dans son atelier d'artiste de la rue Paul-



Louis-Courrier, causant littérature, arts, économie politique, questions coloniales, au courant de tout, l'esprit toujours en éveil.

Le Maroc de 1912! L'arrivée à Fez, la ville mystérieuse dont les hautes maisons dominent les rues étroites. Il y a six semaines, on s'y massacrait.

Le général entre à Fez le 24 mai; il est logé dans le Dar Ménéhbi, au cœur de la vieille ville. Le lendemain 25 au matin, il remet ses lettres de créance au Sultan Moulay Hafid. Le soir, la fusillade éclate dans les jardins : on croit d'abord que ce sont des coups de feu tirés sur des maraudeurs; mais des feux de salve et finalement le canon se font entendre. C'est un assaut des tribus insurgées contre le Sultan. Les vieilles murailles de Fez ne peuvent être défendues. Les coups de feu retentissent dans les rues de plus en plus près. Le général fait rassembler ses bagages avec un bidon de pétrole à côté. La nuit fut longue et sanglante. La situation resta critique jusqu'au 1^{er} juin, où une action vigoureuse mit en déroute les insurgés, dégagait la ville et les alentours.

L'incendie à peine éteint à Fez se rallume à Marrakech où des Français sont prisonniers du fanatique El Hiba. Mangin le bat, s'empare de la ville et délivre les prisonniers.

Tels sont les débuts tragiques du commandement du général Lyautey. L'ennemi repoussé, le terrain dégagé, il pose immédiatement les principes de politique indigène sur lesquels il veut baser l'autorité de la France : le respect de la personnalité de Sa Majesté le Sultan, le respect de la Religion et des Coutumes, le bon accord avec les autorités indigènes, la fermeté lorsqu'elle est nécessaire, comme la clémence lorsqu'elle est possible, la fidélité à la parole donnée, la démonstration par les faits que la présence des Français est pour les populations un bienfait.

Moins de deux mois après son arrivée, célébrant à Fez la Fête nationale par la revue des troupes rentrant de colonne et le soir au Dar Glaoui, il nous lançait ces mots :

« Tous les Français doivent oublier ce qui peut les séparer ou les diviser, communiquer dans le même amour de la chère patrie, dans la même foi en ses destinées. » Il ajoutait : « Seules sont valables les œuvres dont le début a passé par l'épreuve. On enfante dans la douleur, dit l'ancienne maxime, ce n'est qu'après avoir traversé la tempête que le vaisseau, si puissant fut-il, inspire la sécurité à ses passagers. Les mauvais jours, les tornades, les cyclones n'auront pas manqué à la première navigation du bâtiment dont nous formons l'équipage. Aussi est-ce en toute confiance qu'appelé par le Gouvernement de la République au grand et périlleux honneur d'en tenir le gouvernail, je regarde les trois couleurs qui flottent à son mât. »

L'abdication et le départ de l'ancien Sultan Moulay Hafid, l'élection du bon et loyal Moulay Youssef, dont le fils, le Sultan Si Mohamed, a traversé hier toute la France pour venir s'incliner devant la dépouille mortelle de son grand ami. C'était ainsi que lors d'une grave maladie du Maréchal, les Ulémas de Fez, les prêtres musulmans, étaient venus en procession lui assurer qu'ils adressaient leurs prières à Allah pour sa guérison.

Le général s'installe à Rabat, dans l'ancienne maison d'un consul; les services travaillent dans des barraques de bois : le village nègre! Déjà l'équipe se forme auprès du grand patron. Le général a amené avec lui des officiers d'élite qui le suivent depuis longtemps : Poeymirau, Berriau, Canonge, Delmas... Il a arraché au Conseil d'Etat, pour organiser le Protectorat civil, Paul Tirard, qui depuis eut la lourde et éminente charge de représenter la France en Rhénanie occupée.

Les grands services : Finances, Justice, Travaux Publics, Agriculture, Assistance... s'organisent. L'usine de la Résidence Générale commence à marcher; elle ronflera sans défaillance pendant treize années. Les plans s'établissent, les chantiers sont ouverts, le général partage ses voyages entre les postes militaires de l'avant et les travaux. Il anime, il décide tout. Si les plans de Casablanca, ville et port, sont gigantesques, si des villes comme Kénitra, comme Fehdala surgissent du sable, les vieilles villes marocaines qui recèlent tant de bijoux de l'art musulman, sont conservées et respectées. On n'abîme ni Fez, ni Marrakech; les villes françaises s'élèveront à côté. C'est que le général est aussi grand artiste que chef militaire et homme de gouvernement.

Il n'est jamais plus heureux que lorsqu'il peut quitter Rabat pour aller voir ses troupes, ses chères troupes, comme il les appelle toujours, et il ne manque pas, quand il prend la parole, de rappeler que ce sont elles qui, montant la garde dans des postes avancés, de vie dure et dangereuse, assurent et garantissent la paix et le travail.

Il a tout de suite donné comme mot d'ordre sa fameuse formule : « Montrer la force pour ne pas avoir à s'en servir. » Il transforme d'après ses doctrines, fruits de ses réflexions et de ses expériences du Tonkin, de Madagascar et d'Ain Sefra, l'instruction et les méthodes des officiers des Affaires Indigènes, qui seront et sont encore les grands agents de pacification.

1913 est marqué par un bond important vers les montagnes de l'Atlas habitées par la population berbère que les anciens Sultans n'ont jamais pu soumettre. Khenifra, la capitale des fameux Zaïan, est occupée.

En 1914, nouveau progrès. Le Maroc est réuni à l'Algérie, de Fez à Oudjda.

Et la grande guerre éclate!

Quelle secousse, quel danger pour l'œuvre naissante, pour le Maroc français, vieux de deux ans — en dehors de la Chaouïa. Le général Henrys et moi, nous vîmes le général Lyautey à Rabat, le 2 août : il était admirable de calme, de perspicacité et de résolution.

L'heure décisive fut celle où le Gouvernement, dans la nécessité où il se trouvait de réunir la totalité de ses forces pour faire face à l'invasion, télégraphia au général l'autorisation d'abandonner le Maroc intérieur en regroupant ses troupes à la côte et de ne conserver la communication avec l'Algérie, que si cela lui paraissait possible.

Le général Lyautey répondit qu'il enverrait toutes les troupes qui lui étaient demandées, mais qu'il n'évacuait rien et conservait entière et intacte l'armature extérieure du Maroc.

Là fut le trait de génie qui restera dans l'Histoire.

En plein mois d'août à Fez, un notable ne disait-il pas : « Pour que le Maroc reste tranquille, il ne faut pas enlever un seul bataillon. » Et le Général envoya sur le front les deux vaillantes divisions Marocaines. Le notable ajoutait : « Pour que le Maroc ne bouge pas, il faut encore une autre condition, c'est que la guerre ne dure pas longtemps ! »

Imagine-t-on ce qui se serait passé, si les bataillons refluant sur la côte pour s'embarquer, avaient été suivis des tribus soulevées ! Le Maroc pouvait sauter. Alors, qui sait si l'incendie n'eût pas gagné les autres pays de l'Afrique du Nord ! En prenant sa clairvoyante et énergique décision d'août 1914, le Maréchal a contribué directement à sauver la France.

Pendant toute la guerre, alors que l'élite de ses troupes est au front, il fait face à tout. Il organise à Fez, à Rabat, à Casablanca des foires et des expositions. Il jette à tous des formules qui sont comprises : « La politique du sourire ; un chantier ouvert « vaut un bataillon ». Et c'est un Maroc non seulement intact mais agrandi et développé qui salua en 1918 la Victoire de la France.

Jusqu'au jour où il quittera le Maroc, le pays ne cessera de se développer. Casablanca est devenue une ville immense. Sur cette côte, où les bateaux restaient quelquefois trois mois sans pouvoir débarquer, le port est un des plus grands du monde. Là où il n'existait que de mauvaises pistes, des milliers de kilomètres de routes et de chemins de fer sillonnent le pays. Le mouvement commercial n'a cessé de monter.

Mais il était écrit qu'un jour viendrait où le Maréchal et la Maréchale, qui par sa bonté et son universelle bienfaisance s'était associée si étroitement et si heureusement à l'œuvre de son mari, devaient connaître l'amertume cruelle de quitter le Maroc. Le Maréchal en souffrit durement, d'autant plus durement que sa vigueur intellectuelle et morale était toujours la même. La preuve éclatante en fut donnée lorsque le Gouvernement lui confia le Commissariat général de l'Exposition Coloniale.

Ce fut sa dernière joie. Le bâtisseur de villes et d'empires se retrouva dans son besoin d'activité, dans sa joie de créer. L'exposition fut un immense succès, qui fit comprendre à des millions de visiteurs la puissance, la richesse et le rayonnement de la France.

Suite au prochain n°

G^{ral} GOURAUD.

NOTRE PÈLERINAGE

du Dimanche 23 Septembre 1934

C'est toujours avec émotion que les familles éprouvées par la guerre et les Anciens Combattants voient revenir le mois de septembre où ils revivent les heures si douloureuses de la grande attaque du 25 septembre 1915. Cette attaque menée sur la presque totalité du front ne donna pas, malgré le terrain conquis et les innombrables actes de bravoure et d'héroïsme, les résultats escomptés. Cependant la mort avait fait son œuvre, particulièrement sur le front de Champagne, et de nombreux foyers étaient endeuillés.

Notre Association, suivant sa tradition, effectue son pèlerinage annuel à la date la plus rapprochée du 25 septembre pour commémorer ces rudes combats, et cette année encore, ce fut le 23 septembre que se déroula la longue caravane de nos fidèles pèlerins.

Une pluie diluvienne tombait lorsque le train de Paris stoppa en gare de Châlons-sur-Marne, mais une éclaircie permit toutefois de prendre place dans les autocars qui attendaient sur la place pavoisée. L'embarquement fut de courte durée et le convoi s'ébranla à 9 h. 15 pour suivre le Jard, la promenade chère aux Châlonnais, l'avenue Paul-Doumer et le premier arrêt eut lieu au cimetière militaire de Châlons.

Les autorités civiles, militaires et religieuses attendaient le

pèlerinage, mais une déception attendait les pèlerins. En effet, le grand pèlerin si fidèle, le vainqueur de Champagne, l'ancien chef de la 4^e Armée n'était pas là. Le Général Gouraud, légèrement souffrant, n'avait pu, malgré son vif désir, venir nous rejoindre et s'était fait représenter par le Général Niéger, Commandant la Région de Paris.

Les pèlerins s'avancent alors vers le Monument élevé pendant la guerre à la mémoire des morts de la 4^e Armée, et le Général Issaly, Commandant la 12^e Division y dépose, en notre nom, une palme de bronze, ainsi que des fleurs apportées par des Sociétés patriotiques. La fanfare du 40^e Régiment d'Artillerie sonne « Aux Morts », la foule se recueille et lentement reprend le chemin des cars.

La caravane s'engage alors sur la grand'route en direction de Suippes. Les voitures marquent un temps d'arrêt au cimetière de la Ferme Hippique de Suippes pour permettre aux pèlerins de se recueillir à nouveau, puis voici Suippes rapidement traversée pour rejoindre le cimetière militaire.

Ce deuxième arrêt permet aux pèlerins de voir le bel ordonnancement des tombes. Vers le mât central où flotte le Pavillon national, Mgr Tissier, évêque de Châlons, s'arrête pour prononcer une courte prière et la musique de Suippes joue une marche funèbre. Le cortège se reforme, et c'est à pied qu'on se rend à l'église. Au passage et sous une pluie battante, le Général Niéger dépose une gerbe de fleurs au monument aux morts de Suippes.

À l'église, toute tendue de draperies noires et de faisceaux de drapeaux, nous sommes accueillis par le Curé doyen de Suippes, et l'office religieux commence, sous la présidence de Mgr Tissier. À l'évangile, M. l'Abbé Appert, Supérieur du Petit Séminaire de Châlons, prononce l'émouvante allocution suivante :

MONSIEUR,

Permettez-moi de vous adresser d'abord, au nom de cette assemblée, un très respectueux merci. Depuis la guerre, en votre secteur de Champagne, vous avez voulu maintenir dans les âmes le culte des morts. Chaque année, nous vous voyons fidèle à tous les rendez-vous que vous adressez les Anciens Combattants : c'est à Dormans, dans la chapelle de la Reconnaissance, ce magnifique ex-voto qui est un solide rempart contre l'oubli ; hier c'était Vitry, Pargny, Maurupt, Fère-Champenoise ; aujourd'hui Navarin, Massiges, Minaucourt...

Mais ce rendez-vous d'aujourd'hui vous était particulièrement cher : ici, vous retrouviez le grand chef qui, pendant presque toute la guerre, a si vaillamment défendu notre patrie champenoise. Entre vous, aux heures lourdes, s'est nouée une amitié qu'ont encore affermie une commune foi religieuse, une même ferveur patriotique. Nous aimions, en cette cérémonie de Navarin, vous retrouver tous les deux, le grand Evêque et le grand Chef. Et cette amitié était pour vos diocésains, comme pour les Anciens Combattants, une fierté de plus. De cette fidélité obstinée, soyez tous deux très respectueusement et très affectueusement remerciés.

Vous féliciterais-je, vous, mes camarades, de votre fidélité au souvenir ? Vous m'en voudriez de vous féliciter de ce que vous considérez comme un devoir. Au cours de l'année, mille besognes accaparent votre activité ; mais vous avez voulu réserver un jour entier à ce pèlerinage sacré. Vous avez voulu y faire participer vos familles, afin qu'auprès de vous vos enfants apprennent ce qu'il en a coûté à leurs anciens pour demeurer la France.

Il n'entre point dans mes desseins de vous dire, après tant d'autres — ce serait tout au moins prétentieux — les gestes héroïques qui ont libéré notre province. Je voudrais simplement et brièvement, après ces vingt ans écoulés depuis la déclaration de la guerre, esquisser le programme moral de ce pèlerinage de la fidélité : une sorte d'examen de conscience qui pourrait fixer le passé et préparer l'avenir.

Ce pèlerinage, vous le ferez en chrétiens.

Dans cette liturgie du souvenir, il est un rite que nous aimons particulièrement : la visite aux cimetières nationaux. Nous vous verrons entrer, recueillis, dans la cité des morts : sur les croix, vous retrouverez les numéros des régiments qu'a engloutis la fournaise, les noms de chefs, de camarades que vous avez connus — et devant ces noms, l'eau du cœur vous monte aux yeux. Tout cela est

fort bien. Mais cette affluence, ces discours, cette attitude recueillie et émue, cette minute de silence, tout cela vous fera-t-il oublier la vérité des choses?

La vérité, ce ne sont point ces jonchées de fleurs, ces honneurs rendus à la forêt des croix blanches. La vérité, c'est cette fosse, ce trou dans lequel vous avez couché le cadavre d'un camarade — vous vous rappelez : tout près de vous, un camarade a été frappé. Il y a un instant, ensemble, gaiement vous devisiez; confidences amicales, projets d'avenir. Puis, tout d'un coup, la mort a passé : le camarade si vivant, l'ami précieux n'est plus qu'un pauvre corps fracassé qui lutte quelques instants, puis se raidit : de la douleur, du sang, de la mort. Près de vous, d'autres ont prononcé : « Encore un qui n'a pas de chance ! » Contre cette sentence si dure et qui se croit définitive, votre raison et votre cœur ont protesté : non, la mort de l'homme ne termine par sa destinée; après cette vie, il en est une autre qui paie le dévouement du héros.

Cet acte de foi en l'âme immortelle, voilà ce qui donne leur vrai sens à nos réunions du souvenir. Nos camarades sont morts en acte de charité, et nous aimons les voir des yeux de la Foi, continuant, auprès de Dieu, leur rôle de bons Français. Pensée très haute et très noble : nous ne concevons pas sans elle notre liturgie du souvenir : c'est à des vivants que, tout à l'heure, s'adressera notre reconnaissance et notre piété; et la minute de silence elle-même n'aura tout son sens profond qu'autant qu'elle aura été remplie par ce merci et par cette prière.

En votre souvenir pieux, faites place, je vous prie, à ceux de nos camarades qui sont morts depuis la fin de la guerre. Ils ont vu la grande lumière de la Victoire; ils avaient rapporté du domaine de la mort un tel désir de vie que nous avons pu les croire définitivement victorieux. Mais, ou sournoisement, ou à l'improviste, la mort est venue réclamer ses victimes : il est bien vrai que les Anciens Combattants continuent à mourir pour la Patrie. Pour ceux-là, aussi, vous aurez devant Dieu, un souvenir ému et reconnaissant.

Ce pèlerinage, vous le ferez aussi en *bons citoyens de France*.

Rappelez-vous : le 11 novembre 1918 a retenti le clairon de l'Armistice. Joie profonde, joie calme, comme il convient à un triomphe payé de tant de douleurs. Puis, ce fut le retour aux besognes de la paix : on avait sauvé la vie des autres, il faut maintenant gagner la sienne. Alors, commença une guerre d'un nouveau genre : lutte âpre et sans grandeur. Les places étaient accaparées par de plus chanceux et de plus adroits, et se vérifiait, une fois de plus, le mot célèbre : les absents — fussent-ils des héros — ont toujours tort. Bref, la durée de la crise, la médiocrité des réussites ont développé, en beaucoup d'âmes françaises, un égoïsme plein de rancœur : « Chacun pour soi, nos affaires, nos intérêts... » Réaction trop naturelle après le grand dévouement des années de guerre, des intérêts juxtaposés, mal accordés, souvent opposés, réactions vives et douloureuses, dont l'antipatriotisme n'a que trop profité; et vous avez tous connu de ces camarades, soldats et chefs d'un passé militaire magnifique, maudissant aujourd'hui cette Patrie qu'ils ont sauvée, et faisant cause commune avec les déserteurs et les lâches.

Nous avions tous oublié que la Patrie n'est pas une juxtaposition d'intérêts particuliers, ni même un syndicat d'égoïsmes; elle est, dans toute la force du terme, une famille où tous doivent travailler pour le bien commun. Nous voyons mieux, aujourd'hui, combien l'oubli de cette vérité essentielle a pu bouleverser notre vie nationale. Des problèmes se sont posés, auxquels, seule, elle peut donner la solution de la sagesse. N'y a-t-il pas, dans la vie intérieure du Pays, des idées à faire prévaloir, des campagnes à entreprendre, des préjugés à condamner et à combattre? Et pour cette grave besogne d'après guerre, n'y a-t-il pas place, d'abord, pour ceux qui ont, devant l'envahisseur, affirmé leur héroïsme? Dans ce grand conseil de famille qu'est la vie d'un peuple, n'est-ce pas à eux de parler d'abord? N'est-ce pas à eux d'agir d'abord? Ne seront-ils pas, plus que quiconque, la *voix de la sagesse et de la prudence*? Voix de la sagesse et de la prudence pour tenter, à l'intérieur, la réconciliation des frères ennemis? Voix de la sagesse et de la prudence pour garantir la défense du pays : on n'attaque pas l'homme fort, et la faiblesse des nations pourrait bien, plus que leur force, amener des conflits. Voix de la sagesse et de la prudence pour rechercher, en toute dignité, même avec des adversaires d'hier, les points de contact,

pour tenter la réconciliation de la grande famille humaine, pour faire régner, dans notre monde désemparé, cette charité et cette justice, qui sont des vertus authentiquement chrétiennes, qu'il ne suffit pas de débaptiser pour leur ôter leur certificat d'origine, mais qui perdent tant de leur force à être maladroitement laïcisées.

Vertus chrétiennes de charité et de justice, conditions essentielles du bien commun : prenez tout à l'heure, devant nos morts, martyrs du bien commun, la résolution d'en être désormais, dans votre vie civique, les apôtres convaincus et tenaces.

Ce pèlerinage, faites-le enfin en *chefs de famille*.

Il faut, mes camarades, que devant nos morts, vous songiez aux enfants de France, ceux surtout qui sont nés après-guerre. En nos cérémonies commémoratives, nous parlons beaucoup des morts — et c'est très bien; nous parlons des vivants — et c'est très bien encore. Parlons-nous assez de la génération qui monte? De nos cérémonies, nos enfants savent-ils assez le sens profond, la convenance essentielle? Vous êtes-vous jamais inquiétés, chefs de famille, de ce que représentent, pour les moins de vingt ans, les années terribles qu'ont vécues leurs parents? Or, le fait est là : près de vous grandit une jeunesse qui a des idées, et quand il lui arrive de révéler ses idées, leur étrangeté nous cause quelque étonnement et quelque angoisse.

Pères de famille, à vos enfants, avez-vous parlé de la guerre? Je sais qu'une consigne a été lancée : ne parlez pas de ces laideurs à vos enfants, afin de détruire dans leurs âmes le goût de la lutte fratricide. On croyait, en taisant l'horrible, tuer la guerre : psychologie maladroite. J'ai pu, vivant au milieu des enfants, vérifier un résultat tout contraire. Si les enfants d'aujourd'hui ignorent l'horreur de la guerre, ils n'en ignorent point le côté glorieux, le panache. Quoi d'étonnant, Messieurs? Ils sont vos fils et ce sont des Français.

Parlez-leur donc de la guerre, mais en toute vérité. Dites-leur que cette guerre nous fut imposée; cela, c'est de l'histoire définitive; dites-leur la beauté de notre départ il y a vingt ans : tout ce peuple se levant, malgré de profonds dissentiments intérieurs, comme pour une croisade. Dites-leur les grandes actions auxquelles vous avez pris part — ils sauront alors (ce qu'ignorent tant de petits Français) ce que signifient ces noms fulgurants : les deux Marne, Verdun, Douaumont, les Monts de Champagne, Navarin, et tant d'autres... Dites-leur cela avec des mots simples, avec cette éloquence fruste de l'homme d'action, qui se moque de l'éloquence. Quand, le soir, votre petit sera revenu de l'école avec son manuel d'histoire, le laisserez-vous donc balbutier sans comprendre les mots prestigieux. Allons, camarades, faites donc la leçon d'histoire : à votre parole, le texte va s'animer : devant ses yeux ravis, l'enfant verra surgir, dans ce passé si proche, ce qui a fait la France si meurtrière et si grande. Et si demain, quelque misérable voulait affaiblir, en cette âme toute neuve, la foi en la Patrie, ce bon petit Français protestera de toute sa force : « Papa m'a dit le contraire, papa y était, papa sait mieux que personne, c'est papa qui a raison!... »

Quelle vision consolante et réconfortante! la vieille France, les morts de la guerre, vous, leur porte-parole, vaillants soldats d'hier devenus les bons ouvriers de la Paix; la vieille France se penchant maternellement sur la jeune France pour lui montrer le chemin de l'avenir. Aux jeunes, la vieille France dira que l'avenir, on en rêve, on en discute, mais surtout qu'on s'y prépare et qu'on y travaille. Elle dira que ce qui fait la vraie grandeur d'une nation, ce n'est pas la violence, ni la haine, ni la fourberie, ni les préjugés du sang et de la race, mais cette fraternité humaine que nous a forgée notre Christ — cette fraternité qui ne sait point haïr, qui sait protéger les faibles, qui veut faire régner la justice, qui recherche tous les moyens de conciliation, mais qui ne craint pas, pour sauver le droit, de recourir à la force. Elle dira ce que sont, au vrai, ces forces spirituelles, dont on parle beaucoup, sans les comprendre de même façon. Forts de notre expérience, nous dirons, nous, que ce n'est pas avec de la médiocrité morale personnelle que l'on fait de la vertu publique, que ce n'est pas avec de l'égoïsme personnel que l'on fera du dévouement à la cause commune, et que ce n'est pas avec une pensée obscure que l'on fait de la lumière!

Quel rôle magnifique vous avez à jouer dans la France de la paix, ô vous qui fûtes pendant la guerre de si admirables Français!

Ne dites pas : « J'ai fait ma part; aux autres de prendre la suite et de continuer le travail. » Mais non : vous savez bien que les

soldats de la Grande Guerre ne seront jamais, de leur vivant, démobilisés; qu'il n'y a pas pour eux vivants de relève à espérer, et que, dans la paix comme dans la guerre, ce sont toujours les mêmes qui se font tuer!

Et vous, enfants et jeunes gens qui m'écoutez, que je voudrais vous entendre, à cet appel de vos Anciens, répondre avec enthousiasme: « Allez sans crainte: montez votre chemin. Nous savons de vous ce que nous avons à faire et comment il faut le faire. Allez sans crainte: ça suit! » Ce serait, soyez-en sûrs, pour vos Anciens, grande joie de retrouver en vous les fortes vertus de la Race, développées par une solide éducation chrétienne, de constater enfin que la France de demain sera digne de la France d'hier.

Et il me semble que nos chers camarades, ceux dont nous visiterons les tombes, les autres, innombrables, qui dans les autres cimetières de France montent leur garde muette, ceux qui ont, depuis la guerre, consommé leur sacrifice, tous ceux-là vont se joindre à nous pour adresser au Dieu vivant l'hymne splendide de la reconnaissance.

Cette église rappelle aux anciens combattants de bien profonds souvenirs. Combien de soldats sont venus s'agenouiller dans cette église blessée pendant la grande tourmente?

A l'élévation, la Clique Jeanne d'Arc, de Châlons, sonne « Aux Champs ». Les très beaux chants funèbres attirent bien des larmes et devant cette assistance si recueillie, Mgr Tissier donne l'absoute solennelle pour les morts de Champagne.

Et après les prières, réconfortés par la chaude parole du prédicateur, nos pèlerins sortent de l'église pour prendre un rapide repas.

La pluie a cessé de tomber et le ciel s'éclaircit.

A 13 h. 30, les cars se lancent à nouveau par la route, les uns filant vers les Monts en passant à Jonchery où un arrêt a lieu au cimetière; à Saint-Hilaire-le-Grand, le cimetière du Bois-du-Puits, si imposant, où l'on se recueille à nouveau, puis la route contournant les Monts en passant au Cornillet où l'on s'arrête encore, puis à Nauroy et Moronvilliers, deux communes entièrement détruites pendant les hostilités, dans l'une il ne reste plus que quelques tombes disjointes du cimetière et dans l'autre que la croix et la grille du cimetière. Rien autre, tout a disparu, aucun vestige de maisons n'est perceptible. La route sillonne vers Saint-Martin-l'Heureux, Saint-Souplet et Sainte-Marie-à-Py. Malgré les années, le sommet des Monts reste blanc, aucune herbe n'y pousse et l'on voit le terrain chaotique avec les traces de tranchées et de trous d'obus.

La deuxième caravane passe à Somme-Suippes où l'on s'arrête quelques instants au cimetière, à Somme-Tourbe, Saint-Jean-sur-Tourbe, où l'on marque un temps d'arrêt devant le cimetière difficilement accessible, Laval-sur-Tourbe, Wargemoulin, et l'on s'arrête après Minaucourt, au cimetière du Pont de Marson, près de Massiges.

Les tombes sont bénies par M. le Vicaire Général Petit qui donne l'absoute. Notre fidèle ami, M. l'abbé Faguier, curé de Minaucourt, entouré du Conseil Municipal et des Anciens Combattants, dit quelques paroles de bienvenue à Mgr Tissier et aux pèlerins et rappelle notamment que le Général Eon, notre ancien Président, si fidèle à nos pèlerinages, venait chaque année dans ce cimetière où il présumait que son fils disparu était inhumé, et aimait, après s'être recueilli, à entendre le cantique dédié aux soldats morts pour la Patrie. Après l'exécution de ce cantique, Mgr Tissier montrant toutes les tombes blanches, bien alignées, demande à tous de prier nos morts, afin qu'une hécatombe pareille ne puisse recommencer. Il rappelle également que c'est près de ce cimetière que le Général Pétain, le Général Gouraud et le Président Poincaré apprirent, en 1918, la défaillance de la Bulgarie, fait qui marqua le commencement de la victoire finale.

Les pèlerins prennent ensuite le chemin de Beauséjour, Mesnilles-Hurlus, les Hurlus, où il ne reste qu'un pan de mur de l'église, Perthes et Tahure, où il ne reste rien et arrivent ensuite à Souain où ils s'arrêtent pour visiter l'immense nécropole. Enfin, c'est l'arrivée à Navarin.

Navarin! nom si évocateur du temps de la Guerre, lieu où le

Général Gouraud indiqua lui-même l'emplacement du Mémorial élevé par notre Association, reliquaire où reposent maintenant plus de 3.000 corps. Navarin! c'est bien là qu'on sent l'absence du chef aimé, du Général Gouraud.

Pendant le placement des pèlerins dans les enceintes réservées, la musique du 106^e R. I., venue de Reims, se fait entendre au milieu d'un grand concours de peuple des alentours.

A 16 heures, vêtues de noir, entrent dans la crypte, Mme la Générale Eon et Mme la Générale Marchand, suivies de M. l'Administrateur des Colonies Marchand, du Colonel Héliot, du Commandant Eon, de Mr. Eon et du Saint-Cyrien Héliot, petit-fils du Général Eon, ainsi que des personnalités officielles.

Mgr Tissier bénit le 5^e Ossuaire dont la plaque de marbre porte l'inscription suivante:

• ICI REPOSENT 371 FRANÇAIS INCONNUS ET :

LECAILLE MARCEL, 22^e R. I. C. (24-2-1915).

VANCON ALBERT, 43^e R. I. (4-3-1915).

DONATO EUGÈNE, 54^e R. I. (26-10-1915).

CAPDEVILLE GABRIEL, 101^e R. I. (30-4-1917).

GLORIEUX ALFRED, 1911 (Cosne).

PA.....L NICOLAS.

CHEVREUX ANDRÉ.

Morts pour la France »

Les plaques dédiées à la mémoire des Généraux Eon et Marchand sont alors dévoilées :

AU GÉNÉRAL J.-B. MARCHAND

1863 - 1934

LE HÉROS DE FACHODA

*Grièvement blessé le 25 septembre 1915,
à la tête de la 10^e division coloniale
qui enleva d'un seul bond
la ferme de Navarin.*

AU GÉNÉRAL EON

1857 - 1934

ANCIEN COMMANDANT DE LA 33^e D.I. EN CHAMPAGNE

Ancien Président

de l'Association du Souvenir

Aux Morts des Armées de Champagne

C'est au Commandant Wallon, de l'Association des A. C. de la 33^e D. I. que commandait le Général Eon qu'il appartient de faire l'éloge du Général disparu. Il le fit dans les termes suivants :

MESSIEURS LES GÉNÉRAUX,

MONSIEUR,

MESDAMES,

MES CHERS CAMARADES,

Au nom des Anciens de la 33^e D. I. je tiens à remercier tout d'abord le Président et le Comité de l'Association du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne d'avoir bien voulu associer les Anciens de la 33^e D. I. à l'hommage qui est aujourd'hui rendu à la mémoire du Général Eon. Celui-ci fut notre Président commun, et nos deux Associations furent de celles auxquelles il se consacra avec la plus intelligente activité et le plus entier dévouement; les mêmes sentiments nous animent donc lorsque nous exprimons la tristesse et les regrets si vifs que nous a causés la mort subite du Général Eon, que nous mesurons le vide cruel qu'elle a causé au sein de nos Associations et que nous nous attachons à maintenir toujours vivant parmi nous le souvenir de notre Chef si profondément regretté. Nos deux Associations étaient aussi celles auxquelles le Général Eon était le plus profondément attaché, parce que toutes deux lui rappelaient la Champagne.

La Champagne, terre d'élection pour y commémorer le souvenir du Général Eon, car elle lui tenait particulièrement au cœur à un

double titre : d'abord, parce que son sol avait été arrosé du sang de deux héroïques officiers qui étaient profondément chers au Général Eon, son fils disparu à Massiges le 3 février 1915, et son frère tué à Souain le 25 septembre 1915; ensuite parce qu'il y avait combattu à plusieurs reprises, à Prosmes, à Perthes-les-Hurlus, etc., et s'y était particulièrement illustré à Moronvilliers, remportant à la tête de la 33^e D. I. l'une de ses plus belles victoires de la Guerre.

C'est là, sans doute, la principale raison pour laquelle je suis appelé aujourd'hui à prendre la parole au nom des Anciens de la 33^e D. I.

C'est en mars 1917 que notre Division, venant du bois d'Ailly où elle devait ensuite retourner, fut appelée à occuper le secteur d'Auberives; elle y trouva encore vivant le souvenir du Général Marchand dont la Division avait auparavant conquis une partie de ce front. Et il me souvient d'avoir entendu raconter le haut fait d'armes suivant, qui témoigne et de la bravoure légendaire du Général Marchand et du souci qu'il avait de toujours épargner le sang de ses hommes : la première ligne française étant assez éloignée de la première ligne allemande, une nuit le Général Marchand avait pris la tête de sa Division, l'avait portée résolument en avant et lui avait fait creuser une tranchée à quelques centaines de mètres de la première ligne ennemie. Le lendemain matin, les Allemands, qui avaient toute la nuit entendu un bruit inquiétant, avaient été tout surpris de voir les tranchées françaises à proximité des leurs, fournissant ainsi à nos troupes une base de départ plus voisine des lignes ennemies et constituant pour l'artillerie allemande un objectif plus difficile à battre.

Après avoir tenu le secteur d'Auberives pendant près d'un mois, la 33^e D. I. y fut relevée par la Division marocaine et la Légion étrangère pour l'offensive du 17 Avril. Après deux jours de repos, la 33^e D. I. prenait elle-même part à cette offensive, sur un front qui comprenait les pentes Ouest du Mont sans Nom, le Casque et le Téton. Alors que notre offensive, après avoir réalisé une profonde avance, capturée des milliers de prisonniers et près de cent canons, se trouvait arrêtée sur les pentes du Casque et du Téton comme devant Auberives, le front ennemi était au contraire percé devant Auberives, les Allemands fuyaient au-delà des parallèles de Moronvilliers et démantèrent en hâte le camp des Saxons. Ce n'est point la faute du Général Eon si la victoire remportée ce jour-là par sa Division ne s'est point changée en victoire décisive; si des troupes avaient pu être jetées dans la brèche ouverte par la 33^e D. I. et prendre à revers la résistance

allemande sur les Monts de Champagne et à Auberives, cette dernière de la ligne ennemie aurait probablement sauté, et les Allemands cussent dû battre en retraite sur toute une partie du front. Mais le Haut Commandement ne disposait, sans aucun doute, pas alors de réserves suffisantes pour exploiter le succès remporté par la 33^e D. I. Demeurée en ligne pendant plus de quinze jours, notre Division réalisait au début de Mai, avant d'être relevée, une nouvelle avance, témoignant ainsi qu'elle joignait l'endurance et la ténacité à l'esprit d'offensive. Il nous a fallu attendre l'automne de 1918 pour voir de nouveau, comme le 18 Avril 1917, l'ennemi en fuite devant le Mont sans Nom, abandonnant les parallèles de Moronvilliers et le camp des Saxons. C'était à la fin de Septembre 1918, le combat étant mené par le 163^e D. I. qui commandait le Général Bouharnet, sous les ordres du Général Gouraud, commandant la IV^e armée. Cette poursuite victorieuse, partie des « tranchées des Gascons d'Eon », ne devait s'arrêter qu'au delà de la Meuse, le 11 Novembre 1918 à onze heures.

C'est le souvenir de la victoire remportée à Moronvilliers en Avril 1917 par le Général Eon que cette plaque va commémorer, en même temps que le souvenir même de votre ancien Président; nos deux associations se trouvent ainsi commuer dans le même culte du souvenir. Cette plaque rappellera non seulement la valeur militaire d'un chef qui sut servir et commander, mais aussi la valeur morale et la valeur civique d'un homme qui a grandement honoré son pays par la droiture et la parfaite honnêteté de toute sa vie.

Quelle leçon pour les anciens combattants que cette existence du Général Eon tout entière consacrée à servir son pays avec autant de désintéressement que de dévouement; et en un temps où on discute, à juste titre, de l'action civique des anciens combattants, quel précieux exemple nous a laissé à ce sujet le Général Eon; plaçant au-dessus de tout l'intérêt et la grandeur de la France, continuant à pratiquer cette union sacrée qui doit faire taire toutes les dissensions politiques et religieuses, il a su remplir un mandat électif sans rien abandonner de ses convictions personnelles ni de sa foi, en se tenant résolument au-dessus des passions politiques. N'est-ce pas là la vraie solution de l'action civique des anciens combattants. Sachons donc nous inspirer de l'exemple et comprendre la belle leçon que nous a donnée le Général Eon; en même temps continuons son œuvre dans la voie même qu'il nous a tracée : c'est en perpétuant le culte du souvenir aux morts des Armées de Champagne, c'est en maintenant la camaraderie et



Mesdames les Générales MARCHAND et EON, après l'inauguration, sortent de la crypte.

Cl. Bruze

l'union parmi les Anciens de la 33^e D. I., ainsi que le culte de leurs morts, que les uns et les autres nous rendrons au Général Eon l'hommage qui lui paraîtrait le plus précieux.

S'il nous voyait, réunis ici aujourd'hui, combien il serait sensible à l'apposition de cette plaque en ce lieu; car le souvenir aux morts des Armées de Champagne, ce n'est pas seulement un magnifique monument qu'à su animer un sculpteur de génie, c'est aussi, c'est surtout un sanctuaire où les cœurs palpitent, où le souvenir des morts demeure vivant, et d'où montent vers eux des pensées et des prières.

De cette cérémonie, nous devons rapporter la résolution — et c'est, Madame, l'assurance que nous désirerions vous voir emporter, ainsi que vos enfants, comme un soutien et une consolation dans le deuil si cruel qui vous a frappés, — nous devons rapporter la résolution de conserver gravé dans nos cœurs, comme sur cette plaque, le souvenir du Général Eon. On a dit, et c'est une bien belle formule, que

« Le vrai tombeau des morts, c'est le cœur des vivants ; mais ne devrions-nous pas plutôt dire :

« Le vrai sanctuaire des morts, c'est le cœur des vivants » ; pour montrer qu'à la pierre froide et inanimée d'un tombeau nous préférons le sanctuaire où l'on prie, où l'on se recueille, où la présence de nos morts est pour nous plus sensible et plus réelle.

Ainsi affirmerons-nous mieux combien notre affection pour le Général Eon vit toujours dans nos cœurs, combien son souvenir nous reste présent, combien son œuvre sera fidèlement poursuivie par nous.

Le Général Peltier, amputé d'un bras, blessé le même jour que le Général Marchand, le 25 septembre 1915, en prenant d'assaut la Ferme de Navarin, prononça le discours suivant à la mémoire du Général Marchand :

MON GÉNÉRAL,
MONSEIGNEUR,
MESDAMES, MESSIEURS,
MES CHERS CAMARADES,

Au cours du pieux pèlerinage de cette année à ce Monument dédié aux Morts des Armées de Champagne, nous voulons particulièrement honorer la mémoire de deux officiers généraux dont les noms restent liés au souvenir des durs combats livrés ici.

M. le Commandant Wallon vient de nous décrire les luttes épiques soutenues par le Général Eon. Je n'ai pas connu le Général Eon pendant la guerre, mais retiré à Versailles, j'ai eu l'honneur de l'y rencontrer et comme tous les habitants de la ville royale, j'ai pu apprécier la haute estime dont il était l'objet. M. le Général Eon avait mis au service de ses concitoyens sa vive intelligence, son activité inlassable et son cœur généreux. Il a vécu et il est mort en homme de bien, regretté de tous ceux qui l'ont connu.

Le deuxième nom dont nous voulons aujourd'hui honorer la mémoire est celui de votre mari, Madame, de l'illustre Général Marchand.

Des voix, plus autorisées que la mienne, ont élevé au Général Marchand un piédestal de gloire qui subsistera tant que subsistera en France le culte des grands serviteurs de la Patrie.

Le Général Gouraud, absent, m'a chargé de vous lire cette page magnifique que fut la vie du Général Marchand.

« Le Général Marchand débute dans sa merveilleuse carrière au Soudan, sous les ordres du Colonel Archinard.

« Le 18 février 1889, à l'assaut du village fortifié de Koundian, Marchand saute le premier par la brèche. Il est blessé d'une balle qui traverse son casque, lui enlève une mèche de cheveux et écorche le cuir chevelu.

« C'est Marchand qui fit pour Archinard, d'après les renseignements recueillis chez les indigènes, le plan de la capitale d'Amadou Cheikou : Segou Sikoro.

« Le Commandant supérieur éprouve ensuite ses qualités diplomatiques en l'envoyant comme son représentant près du Roi indigène Tieba. Mais tout le monde n'est pas d'accord à la cour de Tieba. Lorsque d'après les instructions d'Archinard, Marchand s'efforce de diriger les forces de Tieba contre notre éternel ennemi Samory,

Marchand risque de laisser la vie dans l'incendie de son camp allumé par Fo, frère de Tieba. Il s'en tire tout de même, avec son bonheur habituel.

« Marchand exécute ensuite de nombreuses explorations dans le nord de la Côte d'Ivoire. Il devient bientôt célèbre parmi les populations par ses marches forcées exécutées d'un pas extrêmement rapide, ce qui lui vaut chez les Indigènes le surnom de « Pakébo ».

« Rentré en France, il imagine un projet de mission dont le but sera de porter le pavillon français à travers l'Afrique, de la Côte Atlantique au Nil. Il convainc de cet intéressant projet le ministre des Affaires Étrangères, Gabriel Hanotaux. Mais le ministre tombe. Marchand reprend son plaidoyer avec le nouveau ministre, puis avec un troisième. Ce n'est pas, hélas ! la première fois dans notre histoire que les ministères se succèdent rapidement.

« Il choisit pour commander la troupe sénégalaise qui l'accompagnera le lieutenant Charles Mangin, celui qui deviendra le célèbre général. J'avais déjà connu Mangin au Soudan, et je me trouvais alors dans le petit poste de Bougouni, où j'avais comme commissaire de police un ancien tirailleur nommé Diakité, marié, père de famille et paraissant très satisfait de son sort, lorsque je reçus une lettre de Mangin me demandant instamment de la part de Marchand, de lui envoyer Diakité, qui avait marché et combattu autrefois avec Marchand. Je fis appeler le brave Diakité, qui ayant appris que c'était son ancien chef Marchand qui le demandait, me dit : « Avec Marchand, je pars de suite. »

« Et ce fut l'extraordinaire épopée de la Mission Congo-Nil qui, à travers des difficultés sans nombre, partie de la côte Ouest en 1896, parvint le 10 juillet 1898 au Nil et planta le drapeau français sur ses bords, à Fachoda.

« Marchand et ses braves défendirent le poste, au mois d'août, contre une violente attaque des Derwiches du Mahdi.

« On sait comment Fachoda dut être évacuée quatre mois plus tard, sur les ordres du Gouvernement français, pour éviter les plus graves complications en Europe. On a souvent dit depuis que cette rencontre loyale entre Marchand et le Sirdar Kitchener fut le premier jalon de la future Entente Cordiale.

« Comme Colonel, Marchand fait la première campagne de Chine contre les Boxers.

« Après de nouveaux et toujours éclatants services, Marchand démissionne.

« Ayant repris du service à la mobilisation, il est nommé au commandement de la Brigade Coloniale du 14^e Corps d'Armée et est blessé à Apremont, le 12 octobre 1914.

« Le 20 février 1915, Marchand est promu général de brigade à titre temporaire, puis à titre définitif le 5 mars 1916.

« Le 14 mai, il est placé à la tête de la 10^e Division Coloniale et est blessé, le 25 septembre 1915, à l'offensive de Champagne.

« Le 29 septembre, Marchand est fait Grand Officier de la Légion d'honneur.

« En décembre 1915, il reprend le commandement de la 10^e Division Coloniale qui prend part à la bataille de la Somme où il est blessé le 6 octobre 1916.

« Général de division au titre de la Réserve le 4 avril 1917, il participe aux combats de Verdun et Saint-Mihiel en 1917, à Château-Thierry, en mai-juin 1918.

« Et Marchand quitte le commandement de la 10^e Division coloniale avec ces notes : « A partout conduit sa division au succès et à l'honneur, donnant constamment et à tous le plus magnifique exemple des vertus militaires. »

« En mars 1919, Mangin écrit : « Dévoué jusqu'à l'abnégation, le Général Marchand a toujours été un entraîneur d'hommes. Sa magnifique conduite pendant la dernière guerre complète sa silhouette de héros. »

« Marchand fut cinq fois cité pendant la guerre, au cours de laquelle il fut blessé trois fois.

« Il prit sa retraite en 1920 et fut élevé à la dignité de Grand Croix, le 16 juin de la même année. »

En septembre 1915, je faisais partie de la 10^e Division Coloniale en qualité de Colonel-Commandant la 20^e brigade; la 10^e brigade était aux ordres du Colonel Scal et la 10^e Division était commandée, comme vous le savez tous, par le général Marchand.



Le Commandant MARCHAND à son retour de Fachoda

En montant aux lignes, en juillet 1915, la division avait pour mission de préparer le terrain en vue d'une offensive ultérieure.

A ce moment, à l'ouest du village de Souain, la première tranchée française était très rapprochée de la première tranchée allemande, mais les boyaux d'accès et d'évacuation étaient rares et très insuffisants.

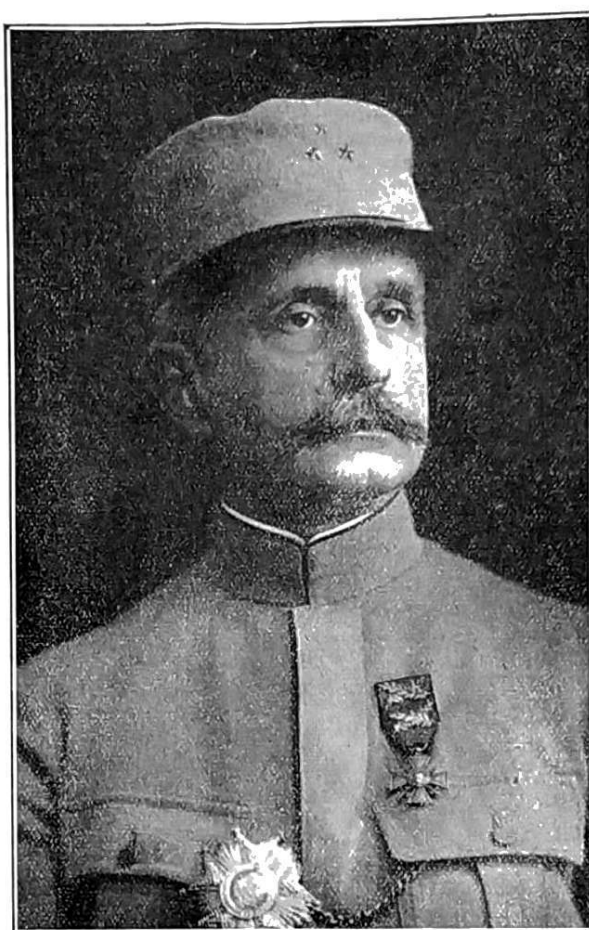
Cette zone du champ de bataille était réservée à la 15^e Division Coloniale qui prit, peu de temps après, la suite des travaux commencés par la 10^e Division.

A l'est de Souain était la zone de bataille de la 19^e Division. Là, la première tranchée française se trouvait à 2, 3 ou même 400 mètres de la première tranchée ennemie. Impossible de lancer une attaque sur un terrain présentant un tel espace découvert. Il était donc indispensable de creuser sous le feu de l'ennemi boyaux et parallèles de façon à mettre notre tranchée de départ à petite distance de la tranchée ennemie, l'on se met au travail sur les plans et sous la direction personnelle du Général Marchand.

Le travail se poursuivit avec ardeur de jour et surtout de nuit afin d'être prêts pour le jour, encore ignoré de tous, de la grande offensive.

Il fallut en outre dans le secteur de la division doubler les boyaux d'accès et créer des boyaux d'évacuation, des postes de commandement, des postes de services, etc... Travail considérable qui se trouvait à peu près terminé le 25 septembre.

Vers le milieu de septembre, l'artillerie française, très renforcée, commença un bombardement violent des ouvrages ennemis. De nos observatoires nous suivions les effets de ce bombardement qui ne provoqua pas de réaction marquée de l'artillerie allemande; mais



Le Général MARCHAND

qui, bien évidemment, les renseigne sur nos intentions ultérieures. Pendant toute cette période le temps resta normalement beau.

Enfin, le 24 septembre, nous étions avisés que l'attaque générale aurait lieu le lendemain, et en conséquence dans la nuit du 24 au 25 les troupes occupèrent leurs emplacements dans les tranchées. Tous, officiers et hommes de troupes, étaient animés de la volonté de vaincre.

Le 25 septembre, à l'heure H. (9 h. 15), mon premier régiment, le 42^e d'Infanterie Coloniale, bondit de la tranchée de départ et se rua en avant. Il fut accueilli par un vif feu de mousqueterie qui fut vite éteint par la conquête de la première tranchée ennemie. En même temps se déclenchait un violent tir de barrage allemand sur l'ensemble de nos tranchées, nous causant des pertes sensibles.

Après la première tranchée allemande, les suivantes furent enlevées à la course et d'un bond le régiment arriva devant la dernière tranchée allemande à hauteur de la ferme de Navarin, ne laissant derrière lui sur le terrain conquis que quelques mitrailleuses allemandes camouflées et quelques petits groupes d'isolés qui avaient esquivé leur capture.

Malheureusement, le temps s'était mis à la pluie dans la nuit du 24 au 25 septembre et le 25 une pluie fine ne cessa guère de tomber, rendant la visibilité à peu près nulle et gênant l'action de l'artillerie et le service des liaisons qui d'ailleurs n'était pas parfait.

Quittant nos tranchées un peu avant dix heures pour prendre la direction des mouvements en avant, j'étais, quelques minutes après, grièvement blessé et mis hors de combat.

Mon rôle était, hélas! pour ce jour bien terminé, et n'ayant pas assisté à la suite de la bataille, je ne puis vous la raconter.

A peu près en même temps que moi, tombaient le Colonel Scal, tué, et le Général Marchand, grièvement blessé.

Si je ne puis vous décrire les combats de septembre 1915 dont je n'ai vu personnellement que les mouvements, je voudrais cependant terminer par quelques mots à la gloire de nos soldats coloniaux dont tant sont tombés ici.

Je suis certain que rien ne serait plus agréable au Général Marchand, s'il était encore parmi nous, que d'entendre chanter les louanges des modestes collaborateurs qui ont contribué de leurs sueurs et de leur sang à la renommée des grands chefs coloniaux.

Ce n'est pas que je veuille diminuer, au profit des soldats coloniaux, le juste tribut d'admiration passionnée que nous devons à nos camarades de toutes armes de l'armée métropolitaine. Non, pendant la Grande Guerre tous les Français, sans distinction d'origine, de religions, d'opinions et de métiers ont donné sans compter leurs fatigues et leur sang pour le salut commun, et ce serait une flagrante injustice de tresser des couronnes aux uns au détriment des autres.

Mais, soldat colonial moi-même, il me sera bien permis, devant l'illustre colonial qui préside cette cérémonie, de rappeler que nos armées et nos camarades ont conquis à la France un immense empire et fait de notre pays, suivant un mot du général Mangin, une nation de cent millions d'habitants.

Pendant trente ans et plus, en Indochine, à Madagascar, au Soudan, en Afrique Equatoriale, au Maroc, nos coloniaux ont jeté des reflets de gloire sur nos drapeaux endeuillés par nos défaites de 1870 et ont maintenu dans l'âme des Français la conviction qu'ils appartenaient toujours à la Grande Nation.

L'exemple est contagieux et la vertu communicative; le sang versé est semence de courage, et les preuves d'héroïsme jetées sans compter aux quatre coins du monde ne sont peut-être pas étrangères au merveilleux sursaut national qui a dressé en 1914 la France tout entière devant l'agression allemande.

Nous vivons actuellement, mes chers camarades, des temps troublés et incertains; des nuages noirs se lèvent à l'Est. Ils ne crèveront pas si nous savons rester forts, unis et résolus.

C'est la lignée de nos morts que nous honorons aujourd'hui. Je prie Dieu qu'elle ne soit pas perdue.

Deux fillettes offrent à Mme la Générale Marchand et à Mme la Générale Eon des gerbes de fleurs.

Puis, Mgr Tissier prend la parole et s'exprime ainsi :

MON GÉNÉRAL,
MESSIEURS LES GÉNÉRAUX,
CHERS MESSIEURS LES ANCIENS COMBATTANTS,
MESDAMES, MESSIEURS,

Il appartenait aux éminents orateurs qui viennent de prendre la parole, de rendre ici l'hommage attendu, qu'ils ont si bien mérité, au Général Eon, l'ancien président entre tous fidèle de votre Association, et au Général Marchand, le glorieux Africain, qui, le 25 septembre 1915, après tant d'autres exploits, enlevait Navarin au péril de sa vie avec ses braves Marsouins.

Je vous remercie au nom de tous, Commandant Wallon et Général Peltier, d'avoir fait revivre un instant sous nos yeux ces grandes et chevaleresques figures de chefs à qui la Champagne doit une des pages les plus illustres de son histoire de guerre.

En l'absence profondément regrettée de notre cher et vaillant Général Gouraud, qu'une passagère affection de la vue empêche aujourd'hui de présider cette solennité, ce serait à vous, Général Nieger, qui le représentez noblement, de glorifier maintenant les Morts des Armées de Champagne. Vos magnifiques services qu'attestent les douze palmes qui brillent sur votre poitrine et vos récentes étoiles de Commandant de la Région Militaire de Paris, vous en donnent le droit, autant que vos étroites relations avec l'inoubliable chef de la quatrième Armée. Après avoir été de longues années le compagnon et l'ami du Général Laperrine et du Père de Foucauld, au Sahara, n'étiez-vous pas à l'expédition des Dardanelles, l'un de ses plus brillants colonels? Et vous vous retrouviez à ses côtés encore à la tête d'un régiment en Champagne, quand fut brisée la dernière grande attaque allemande.

Mais puisqu'en dépit de tous ces titres suffisamment éloquents, sans discours, vous voulez garder le silence, et qu'une nouvelle fois, à la très spéciale prière, il est vrai, du Général dont je vous

offre les excuses et les sincères regrets, l'honneur m'échoit de traduire en son nom et au mien les sentiments patriotiques qui agitent en ce moment tous nos cœurs, j'en accepte bien volontiers la tâche.

Et, sans autre préambule, laissez-moi vous dire qu'il est bon, après vingt ans, de revoir les lieux sacrés où se sont déroulés, comme en témoigne ce monument grandiose, les événements les plus glorieux et les plus décisifs de notre histoire. N'attendez pas pourtant — c'est en dehors de mon rôle — que je vous en rappelle les détails techniques. Ils vous sont depuis longtemps connus. Et c'est pour vous en souvenir chacun en liberté et pour en commémorer pieusement à votre gré les héros : vos fils, vos époux ou vos frères, prier pour eux et les prier aussi, que vous avez voulu refaire aujourd'hui ce traditionnel pèlerinage. Noble et féconde pensée! Car il y a, dans votre présence ici, à la fois un solennel hommage à ceux qui sont tombés pour nos libertés sur ce sol sanglant, une substantielle leçon de choses à recueillir pour la paix et pour la sécurité de demain, en même temps qu'un public acte de foi en nos destinées nationales.

J'ai dit d'abord un hommage : n'en sont-ils pas bien dignes nos petits soldats? lorsqu'on pense à ce qu'ils étaient au début comme à la fin des batailles! Pauvres jeunes gens de 20 et 30 ans arrachés soudain au pacifique métier de leur cité ou à la charrue laborieuse de leurs champs et jetés presque sans préparation dans la fournaise des combats! Et quand, après quatre ans du martyre des tranchées, on fit appel aux survivants pour le suprême assaut, ils se levèrent tous, joyeux et forts, comme s'ils n'avaient pas souffert. Ils semblaient la faiblesse même; et le courage et l'amour de la patrie en avaient fait des rédempteurs puissants. Ce qu'on leur avait demandé, ce n'était pas seulement le dévouement d'un jour, mais le sacrifice quotidien, l'immolation totale, l'holocauste sans réserve. Ils leur furent égaux partout en des mêlées épiques. Tel est le prix surhumain auquel ils ont acheté et réalisé la Victoire. Jamais à cause de cela nous ne nous inclinerons assez bas sur leurs tombes.

Sans doute pour reconnaître leurs services, on leur a élevé des monuments votifs; on a fait des lieux saints des nécropoles où ils dorment; on a prononcé du haut de toutes les tribunes du pays des discours enflammés pour exalter leur mémoire.

Croyez-vous donc que c'est trop ou que c'est même assez?

Il convenait et il convient que les chefs survivants qui les ont conduits aux hécatombes reviennent sur place pour chanter leurs faits d'armes. Il convient qu'à leurs anniversaires, leurs anciens compagnons d'armes s'assemblent fraternellement sur leurs tombeaux ombragés de leurs drapeaux. Il n'est que juste que les foules délivrées par eux s'empressent avec reconnaissance autour de leurs croix blanches, pour célébrer leurs louanges et pour s'imprégner de leurs vertus.

Il est nécessaire que les générations nouvelles viennent aux champs de leur carnage écouter ce que ne cesse de clamer leur oblation.

Fi donc des gens qui trouvent que l'on a assez parlé de la guerre et qui voudraient en avoir fini avec ces spectacles tragiques et ces visions de sang! Fi surtout des maîtres qui, foulant aux pieds l'idée de Patrie, enseignent que sa chimère n'a plus droit à de pareils services! Fi de ces politiciens sans amour national qui ne s'aperçoivent pas qu'en bafouant les armées au lieu de les honorer, on livre grandes ouvertes à l'ennemi des frontières qui gardent derrière elles un long passé de gloire avec tous les trésors d'un antique patrimoine.

Mais honneur à vous, Messieurs, qui ne voulez pas oublier ce qui s'est passé il y a seize et vingt ans et qui pourrait encore se passer demain si nous échangeons, pour un pacifisme imprévoyant, la force partout, et de plus en plus nécessaire, non pas aux conquêtes inutiles, mais au simple maintien de la paix.

Notre hommage aux Morts est ainsi d'abord une ferme volonté de vivre à l'abri des embûches et des surprises qu'un ennemi toujours en armes et frémissant de revanche serait chaque jour à la veille de dresser, s'il nous sentait moins solides et moins fiers derrière le rempart de nos tombeaux.

Le souvenir, en effet, si fidèle qu'il soit et si ému qu'il demeure, n'est ni tout notre devoir, ni tout notre intérêt pressant. Avec l'hommage à rendre, il y a ici, Mesdames et Messieurs, la leçon

indispensable à recueillir, qui ne s'apprend et ne se retient bien que sur le champ de bataille pour la remporter et pour la vivre à l'exemple de nos chers soldats, à tous les postes si divers où la vie et la Providence nous ont placés.

Nous n'aurions pas vraiment tout fait ce qui est à faire aujourd'hui si, après avoir célébré nos libérateurs, visité leurs cimetières, invoqué Dieu pour eux et même repris contact avec leurs grands gestes d'hier, nous nous en retournions platoniquement tout à l'heure — comme, hélas! c'est notre trop commune manière — à nos petites tâches, à nos affaires, à nos ambitions, à nos querelles civiques.

Ils attendent autre chose de nous, les héros de Navarin, de Tahure et de Massiges, en un mot tous les soldats de la grande guerre; et, par la voix ressuscitée de leur sang qu'éveillent nos pas, ils nous crient l'impérieuse nécessité de renouveler leurs vertus : la vigilance d'abord, si peu passée encore dans nos mœurs superficielles et faciles, la docilité confiante et j'allais dire aveugle aux chefs responsables, l'oubli de soi toujours si contraire à notre naturel égoïsme, le dévouement sans calcul et sans mesure à la cause publique, l'esprit de sacrifice poussé jusqu'à l'immolation et au besoin jusqu'à l'holocauste. Splendides vertus de nos soldats, qui avez germé et fleuri ici jusqu'à la Victoire, ne seriez-vous plus comme hier dans la terre stérile de nos vies? Ah! pour qu'il n'en soit pas ainsi, mais pour que les fleurs de sang de ce sol épique restent toujours des fleurs de gloire, unissons-nous tous, dans l'effort national, partout où il peut nous être réclamé, dans le coude à coude et dans le cœur à cœur de nos vies, dans la fraternité de nos pensées communes et dans l'amour inséparable des enfants d'un même peuple et d'une même famille.

Voyez les tombes dressées aux cimetières! C'est ainsi qu'il faut s'aligner pour combattre et pour vaincre; et ne disons jamais dans l'effroi ou la lassitude de ce qui est le devoir, que c'en est assez, car il y a toujours à faire... Si nous ne l'avions pas bien compris jusqu'ici, réfléchissons aujourd'hui du moins que tel est désormais l'obligation individuelle, l'obligation familiale, l'obligation sociale, l'obligation nationale.

Nous n'aurions pas été ce soir des pèlerins véritables, mais des touristes attardés, si nous ne savions pas nous élever jusqu'à cette intelligence des besoins patriotiques actuels, en face de tant d'inquiétudes qui montent encore et sans cesse à l'horizon assombri des nations.

Ei si je le dis, ce n'est pas un pessimisme déplacé qui m'inspire, mais l'idéal national, fait de l'optimisme le plus confiant que nous resterons grands, forts et vainqueurs, si nous ressemblons, comme ils nous le demandent, à ceux que nous sommes venus honorer et qui ne nous reconnaîtraient pas pour leurs frères et pour leurs fils, si nous dégénérons de leur volonté et de leur courage.

Il n'en sera pas ainsi, n'est-ce pas, Messieurs? Notre pays est trop beau, notre patrie trop glorieuse, notre histoire trop magnifique, pour que par notre faute nous en laissions faire, sous nos yeux, une jonchée lamentable.

Les autres nations sans doute ont leur gloire comme nous avons la nôtre. Mais la France est trop riche de grandeur propre, pour que nous ne tenions pas passionnément à tout son patrimoine, et pour que, sans mépriser personne, nous ne demeurions pas invinciblement attachés aux idées et aux trésors traditionnels qui l'ont faite ce qu'elle est.

Or, ce qu'elle est, l'épopée de sa littérature si claire vous le dit assez, sans parler de ses monuments incomparables : c'est la race aux nobles pensées, aux sublimes envolées de l'esprit, aux aspirations immortelles. Elle a, de ce fait, peuplé son histoire des chants les plus enthousiastes et les plus divins.

Ce qu'elle est aussi, malgré ses fautes : c'est la race aux gestes généreux qu'on voit partout accourir pour venger l'injustice et pour défendre l'opprimé. Elle n'aime pas la guerre pour la guerre, mais son épée est au service de tous les droits méconnus; pas un cri de pitié ne s'élève quelque part sans qu'elle s'y précipite, pas un peuple qui souffre sans qu'elle vienne à son aide.

Ce qu'elle est encore, notre France : c'est la race géniale qu'on rencontre au chemin de toutes les inventions et de tous les progrès. Comme son cœur embrasse le monde, sa main le transfigure.

Race bénie qu'on envie, mais qui s'impose, lors même qu'elle se méconnaît elle-même. N'est-ce pas qu'il y fait bon vivre, en ce

cher pays de France, quand pour le bien commun on veut bien y oublier les luttes de partis, les divisions sociales, l'ostracisme religieux, les rancunes et les haines politiques?

Mais si elle est, chers pèlerins du souvenir, ce que je viens de vous dire, qui donc l'a faite telle, sinon sa foi chrétienne séculaire, sinon le sang catholique qui coule dans ses veines et qui a imprégné depuis bientôt deux mille ans toutes ses pensées, ses mœurs et ses œuvres?

Pourriez-vous le contester, quand on voit ce qu'en quelques mois peut devenir une autre nation tyranniquement asservie, qui, pour exalter son racisme, risque de sortir de l'humanité même, en abjurant pour une doctrine barbare de la force son Évangile de charité? Si donc nous voulons, nous, demeurer devant l'univers le peuple magnifique que nous avons toujours été en traversant l'histoire, restons fidèles, Messieurs, mieux encore qu'aux forces spirituelles, à la foi de nos aïeux, aux croyances de nos soldats.

Que vous avez donc bien fait, répondant aux vœux de tant d'épouses et de mères en deuil, de vous être souvenus, en voulant un juste hommage à nos morts et prendre sur leurs tombeaux les leçons opportunes, qu'un pèlerinage aux ossuaires de France ne va pas sans un agenouillement préalable et final à l'hôtel sacré du Maître providentiel qui, depuis des siècles, a toujours regardé notre Patrie comme sa fille aînée.

Avant de nous séparer, faisons donc tous ensemble monter vers Dieu, comme la plupart de nos héros en mourant l'ont fait, l'acte de foi chrétienne qui, en tous les âges, a été notre sauvegarde. Et alors même où des milliers d'anciens combattants de tous les pays se tendent, aux pieds de la Vierge Immaculée de Lourdes, une main fraternelle, puisse la trêve qui semble nous assurer chez nous en ce moment des heures nationales de répit et d'espérance, s'étendra jusqu'à nos libertés religieuses!

Fasse enfin le ciel propice, que sur les tombes de nos morts, se renouvelle et se scelle entre tous les bons Français — et pour quoi pas entre tous les peuples — las des guerres et des vaines querelles, un concordat durable de réconciliation et de paix!

Amen! Amen!

Les jeunes filles de Souain chantent un *Libera* et Mgr Tissier termina la cérémonie en donnant l'absoute sur les lieux mêmes de tant de sacrifices.

Les pèlerins visitèrent ensuite la crypte et ce fut le moment du retour qui s'effectua sans incident. A 18 h. 30, le pèlerinage était de retour dans la cour de la gare de Châlons où l'on se sépara en se donnant rendez-vous l'an prochain.

Nous remercions vivement tous nos pèlerins qui ont répondu si nombreux à notre appel et nous ont, de cette façon, encouragé à nouveau pour poursuivre inlassablement notre Œuvre du Souvenir.

P.-S. — Nous nous excusons auprès des pèlerins qui se trouvaient dans le car qui a refusé de passer par Tahure. Nous n'aurons plus ce loueur l'an prochain, et nos pèlerins peuvent être assurés qu'à moins de cas absolu de force majeure, l'intégralité des parcours mentionnés sur nos programmes sera respectée.

Assemblée Générale du Comité de Châlons-sur-Marne

Le Comité de Châlons a tenu sa 4^e Assemblée générale le 22 septembre 1934, au Théâtre Municipal, sous la présidence du Colonel Boucher, Président de l'Association. A ses côtés avaient pris place le Chef d'Etat Major du Général Issaly, Commandant d'Armes, M. le Vicaire Général Petit, représentant Mgr Tissier, M. Marc Millet, Maire, et ses adjoints, MM. Champion et Caby, le Colonel Le Bleu, Commandant l'Infanterie Divisionnaire, le Commandant Chaussier, Chef de l'Etat Civil militaire, le Commandant Charles Delvert, des Ecrivains A.C., le Général Baude-laire, Président du Comité de Châlons qu'entouraient MM. Louvard, Malarmey, Savouret, Saint-Semmera, Membres du Comité, les Présidents d'A. C., des Sociétés patriotiques dont les drapeaux tapissaient le fond de la salle.

Le Colonel Boucher ouvre la séance et donne la parole à M. Marc Millet, Maire, dont l'un des fils est mort pour la France, et qui, en termes choisis, salue les personnalités, dit la reconnaissance de la Ville à l'égard de l'ancien chef de la 4^e Armée, félicite les organisateurs et souligne le but moral et élevé qu'entretient notre Association, but qu'il s'honore d'encourager.

Le Général Baudelaire rend hommage en premier lieu, à ceux qui ne sont plus. Il a des paroles émues pour souligner la disparition du Général Eon qui, l'an dernier, avait présidé cette Assemblée et qui depuis de nombreuses années se dévouait à la tête de notre Association. Il salue le Colonel Boucher qui a été désigné pour lui succéder et lui souhaite la bienvenue. Il présente ensuite, le conférencier, M. Charles Delvert, de la Société des Gens de Lettres, plusieurs fois lauréat de l'Académie Française, combattant magnifique, parti sous-lieutenant de réserve au début de la campagne, il revint commandant, officier de la Légion d'honneur, plusieurs citations, quatre blessures.

Le Général Baudelaire exprime sa reconnaissance aux artistes qui ont apporté leur collaboration au programme de la soirée.

Il récapitule enfin l'œuvre entreprise par le Comité de Châlons en liaison et en parfaite cordialité avec le Comité de Paris. Il termine en faisant un pressant appel à l'assistance pour venir en aide à l'Association en s'y inscrivant.

M. Charles Delvert, ancien combattant de Champagne, donne alors sa conférence sur le Poilu de Champagne qu'on lira d'autre part.

Après la partie musicale et artistique, le Colonel Boucher remercie le Général Baudelaire et le Comité de Châlons de leurs efforts dévoués, félicite le conférencier et les artistes. Il apporte ensuite un hommage ému à la mémoire de son prédécesseur, le Général Eon, dont il rappelle le brillant passé militaire, la rectitude morale, les vertus civiques, familiales et sociales. Il revient aux buts de l'Association qu'il précise et termine par une émouvante péroraison.

Cette Assemblée générale a fait sur l'auditoire une impression profonde et le comité de Châlons adresse un affectueux merci à tous les talents et à toutes les bonnes volontés qui y ont collaboré.

LE POILU DE CHAMPAGNE

par M. Charles Delvert.

Mesdames, Messieurs, mes chers Camarades,

Je voudrais vous parler aujourd'hui du Poilu de Champagne, et je suis très touché que l'on m'ait fait l'honneur de me le demander parce que j'ai combattu sur cette terre pendant plus d'une année.

Permettez-moi d'abord quelques mots pour vous rappeler que la Champagne est un point central dans cette grande plaine qui, dès frontières du Nord et du Nord-Est, descend jusqu'à Bayonne. Cette plaine est l'extrémité de la grande voie d'invasion qui va de l'Extrême-Orient jusqu'à l'Occident, et c'est souvent, je dirai presque le plus souvent, en Champagne que les envahisseurs venus de l'Asie ont été arrêtés.

Pour les plus anciens, je vous rappellerai simplement les Champs Catalauniques. Pour les plus récents, Rocroy et Valmy, batailles gagnées sur ceux qui voulaient pénétrer en France par la Champagne. Cette fois, nous avons eu la bataille de la Marne. Et vous savez qu'après la bataille de la Marne, la Champagne et l'Artois fermèrent les deux branches de la tenaille constituée par notre armée contre l'armée allemande.

La Champagne s'est donc trouvée dans le développement de la Grande Guerre à une place d'honneur. Les noms de ses batailles sont dans toutes les mémoires : Perthes-les-Hurlus, Navarin, Soiaïn, la Main-de-Massiges, et tant d'autres. Je n'ai pas le temps de les nommer toutes surtout en l'absence du Général que nous regrettons si vivement de ne pas trouver ici, parce que c'est lui, le Général Gouraud, qui a été le grand Général de la Champagne; c'est lui qui a commandé la 4^e Armée pendant presque toute la guerre, au moins pendant trois années, si je ne me trompe. En tous cas, nous avons été durant près d'une année, sous son autorité avec

le régiment dont nous faisons partie, le 101^e R.I. Enfin, c'est en Champagne que le Général Gouraud a remporté cette victoire des 15, 16, 17 et 18 juillet 1918 qui a été, pour les Allemands, le début de la défaite finale.

Nous allons essayer de vous montrer ce qu'a été notre vie, à nous, poilus de Champagne, avec l'aide de ces notes prises pendant les batailles et dans les tranchées mêmes. J'ai là trois carnets complets sur la Champagne; j'en ai d'autres sur Verdun, sur la plupart des secteurs du front, les ayant tenus depuis le premier jour de l'entrée dans la lutte de notre régiment, le 7 août 1914.

Voici quelques-unes de ces notes afin de vous faire toucher du doigt, ce qu'a été notre vie. Nous avons pensé que, justement, ces notes étaient la seule façon de vous dire quelque chose de sérieux.

Celles-ci, que voulez-vous, ont été prises sur le moment même, souvent au milieu de la bataille. C'est un témoignage. Je vous les soumettrai avec certaines restrictions pour quelques points parce qu'il y a eu des détails qui effaroucheraient; des détails, vous devinez, sur la mort, qu'il est délicat de présenter à un auditoire où les oreilles féminines sont nombreuses.

Mais lorsque l'on veut être bon soldat, il faut tout accepter, tout supporter. Et pour être un bon Français, il faut être un bon soldat.

Les poilus ont été, en Champagne comme dans les autres secteurs, de bons citoyens.

Nous avons l'intention de vous présenter la vie du Poilu de Champagne dans toute sa complexité. Or, la vie du poilu a été très variée. Il y a eu évidemment de terribles moments, ou comme l'on dit familièrement, de « fichus quarts d'heure »; mais il y a eu aussi des moments de détente où la vie nous paraissait bien agréable à être vécue.

Ces poilus sont ceux que je connais comme fantassin, parce que je ne suis qu'un « biffin », et je prie les autres camarades combattants : artillerie, génie, cavalerie, etc., je les prie de bien vouloir me pardonner, mais je ne puis parler que de ce que je sais. Je vais donc vous montrer tout d'abord le côté pénible de la vie des biffins en Champagne.

Nous prenons le secteur de la Main-de-Massiges à l'automne 1915, après la conquête sur les Allemands qui l'occupaient. Voici, tout d'abord, comment se faisait une relève, c'est-à-dire pour une troupe, une prise de secteur.

Relève par mauvais temps

Le soir tombe. Ciel gris, pluie fine, la route boueuse s'allonge sous l'ombre qui s'épaissit. Le vent affole les chevaux, la pluie nous aveugle; le bon « Tobie » (c'est le cheval) refuse d'avancer. A la sortie de Maffrécourt, je renvoie les chevaux au grand plaisir d'aîlleurs d'Eustache (c'est l'ordonnance qui les soigne). La nuit est complète. Il fait noir à ne pas voir à trois pas. Je suis resté à la queue de la compagnie avec les médecins : Boisramé, l'aide-major, le Docteur, et Lambert, un de mes sous-lieutenants. La pluie tombe de plus belle. Le vent de noroît nous la chasse au visage. On croirait des aiguilles de grêle qui entrent dans la peau. La capote, lourde d'eau, bat les jambes. Près de moi, un pauvre troupière, courbé sous le sac, traîne lamentablement la jambe.

- Qu'est-ce que tu as ?
- Il y a trois jours que je suis malade, mon Capitaine.
- De quoi souffres-tu ?
- De coliques (c'était la grande maladie).
- As-tu ta ceinture de flanelle ?
- Oui, mon Capitaine, et bien serrée.

Il me dit cela d'un ton si las que je n'ajoute rien que quelques mots d'encouragement. Parler même de la fatigue, certainement. D'ailleurs, nous n'avons pas de voiture où mettre son sac. Il lui faudra endurer son supplice jusqu'au bout. Or le guide de la colonne s'est trompé. Il nous fait passer par Dommartin. C'est 1 km. 1/2, 2 kilomètres de plus et la pause ne vient pas. Ce sont des malheurs inévitables, hélas! Ma jambe me fait atrocement souffrir (j'avais été très grièvement blessé). Chaque fois que le pied droit pose à terre, il me semble appuyer sur une dent cariée.

La pause enfin!

Je prends le parti de marcher en tête de la Compagnie pour régler la marche, tout en maintenant la liaison avec la 5^e.

Devant moi, Champion, le clairon, le fusil pendu à l'épaule gau-

che, le bâton dans la main droite, allonge ses grandes jambes infatigables.

La pluie redouble. La tempête grandit, plaquant sur les jambes raidies les pans de capote lourds de pluie. La longue théorie silencieuse et souffrante s'espace de plus en plus sur la route. Des hommes tombent dans les fossés. D'autres, qui ont les pieds en sang, les jambes ankylosées, la face brouillée par l'eau, — avancent sans proférer une plainte. Je songe avec angoisse que nous avons fait 12 km. et qu'il nous en reste encore 10 à faire.

Pour comble, à tout instant, passent des convois en sens inverse. C'est le régiment qui descend. Les voitures brutalement nous rejettent dans le bas-côté où l'on enfonce à pleine boue jusqu'à la cheville, roulent sur les pieds meurtris, avec le sans-gêne des charretiers pour le biffin. La pluie, le vent font rage. C'est un houloulement continu. On marche comme un troupeau ivre et titubant, aveuglé par la tempête. A cela s'ajoute le sifflement des obus venant de droite, de gauche, d'en face. Ils traversent l'air avec un roulement de wagon glissant sur des rails et vont éclater « Flaouff ! » à quelque cent mètres. Le fracas devient assourdissant. Et la file continue sa marche d'automates dans les ténèbres...

Des maisons, quelques lumières, c'est Berzieux. Encore 5 km. La nuit se raye de flammes : fusées et éclairs des départs.

La faim commence à me tenailler. Si les hommes ont mangé avant de partir, nous, nous n'avons rien pris depuis midi...

Des trous lumineux aux pieds d'une pente noire. C'est le 26^e d'artillerie. Juste un de ses groupes se met à tirer... (Vous devinez si nous nous disions : Si les Allemands répondent, nous allons prendre quelque chose... C'est le réflexe qu'on avait toujours. En réalité, nous n'avons rien reçu.)

La route coude vers Virginy. Et toujours des champs inondés où se reflète la lueur des fusées, toujours dans la nuit la membrure grêle des arbres effeuillés.

Sur un tertre, la carcasse tragique, trouée d'obus d'une haute construction : c'est l'église de Virginy. Elle semble le squelette de quelque animal gigantesque.

Nous passons au pied et tournons à droite. Voici le chemin de Massiges, — les hauts arbres connus dont certains gisent déchiquetés par les obus.

— Compagnie, halte! Repos de manœuvre.

Harassés, les hommes se laissent choir sur leurs sacs, tirent des moustettes quelques provisions, boivent un coup de pinard.

Au bout de quelques minutes, les langues recommencent à se délier.

Vous voyez comment on peut donner les comptes-rendus les plus différents sur la même opération.

Evidemment, le chemin était dur à parcourir : lourdement chargés, les soldats se traînent et ronchonnet, ça va de soi. D'où idée de relève pénible.

On s'arrête avant de monter en ligne : on prend un petit repos de manœuvre... Dix minutes de répit. Le lieutenant de jour vient me rendre compte que tout le monde a rejoint. Relève d'exécution parfaite! Alors que quelques instants auparavant des novices auraient levé les bras au ciel : « Mon Dieu! Mon Dieu! Dans quel état ai-je la compagnie! » Les vieux briscards, eux, répondaient : « Il ne faut pas se frapper! »

Nous continuons le texte du carnet.

« Encore cinq minutes, et sac au dos.

En route pour les tranchées.

Le lamento de la *Tosca* me vient aux lèvres. « Tiens! un qui chante!... Ah! c'est le capitaine. »

Le brave Paré, le calot en bataille et les moustaches retroussées, est venu au-devant de nous. Il va guider la Compagnie vers son nouveau poste.

Les hommes ont déjà oublié leurs fatigues. On les entend rire, blaguer, chanter. Tout à l'heure, ce sera le silence et sans qu'on le commande.

Mais pour le moment, ils s'ébrouent. Et l'on ne peut s'empêcher de penser à la merveilleuse puissance de belle humeur de notre race. Ils tiendront les tranchées et gaillardement jusqu'à la relève prochaine.

Pour nous réduire, le Kaiser avait compté sans la force infinie de résistance de la gaieté française.

Voilà l'image exacte, c'est un instantané. Je ne dis pas que le cinéma qui vous est présenté ici soit très réjouissant, mais il est vrai.

Maintenant, nous voici dans les tranchées. Eh bien, quel est l'aspect des tranchées. Je sais qu'à ce moment, nous sommes dans une saison qui est dure.

Les tranchées dans les mauvais moments

Tranchées et boyaux sont dans un état lamentable, épouvantable, souvent démolis, presque jamais assez profonds, et en général inondés. Nous sommes en hiver, 4 décembre 1915. De l'eau jusqu'à mi-cuisse, de la boue jusqu'aux genoux. Nous ne paraissions bientôt plus qu'une masse de boue. » Quelle vie! Pantalons, capotes disparaissent sous une couche de terre; boue sur le casque; boue dans les yeux. Les fusils sont bouchés au point de ne pouvoir ouvrir la culasse. »

On l'a ouverte quand même, bien entendu, comme nous allons le voir dans un instant.

L'attaque par les gaz

Dimanche 9 janvier, 15 h. 30.

« Alerte, voilà les gaz... on saute sur les masques.

En une seconde, nous sommes hors de la cagna (nous vous dirons tout à l'heure comment elle est).

Deux épais nuages montent de la vallée. Les yeux piquent : ce sont des gaz lacrymogènes (suffocants). Une canonnade et une fusillade effroyable se déchangent. Au-dessus du Médius, les Boches font un tir de barrage avec des fusants. Les éclatements forment une ligne de feu, droite, comme tirée au cordeau. Ce tir est admirable. »

Vous voyez comment le combattant rend justice à l'adversaire. C'est du tir allemand dont il est question et que le combattant ici admire.

15 h. 45. — Ordre de porter la compagnie « à la pente de l'Annulaire ».

Ici on assiste tout à fait à ce qu'était un combat de tranchée. Je l'avais soigneusement reconnue le matin, et avais indiqué aux deux sous-lieutenants leurs emplacements de combat. Le commandant de compagnie a, en effet, pour souci de reconnaître son terrain et les emplacements de combat de chacun des éléments qu'il commande. Je donne l'ordre aux sous-lieutenants d'aller les occuper avec leurs pelotons. La canonnade redouble. Nous sommes entourés d'éclatements d'obus. L'air est traversé de sifflements. Les yeux piquent de plus en plus.

« Le temps se couvre et la nuit vient. Une lueur grandit sur notre gauche. Pas de doute : les Boches attaquent du côté du Mont Tétu avec gaz et liquides enflammés. La tranchée est encadrée par le bombardement : 77, 105. Sifflements, fracas effrayant. On ne s'entend plus. Les hommes sont parfaitement calmes, adossés au parapet et appuyés sur le fusil, prêts à répondre aux ordres qu'ils recevront. »

Le calme, la maîtrise de soi est la principale force du troupier. Ce calme des éléments de troupes françaises revient constamment dans ces notes qui ont été prises au moment même. Or, j'ai constaté qu'on n'en avait pas souvent parlé et qu'on n'avait pas suffisamment insisté sur cette qualité supérieure de nos poilus. Elle a eu cependant une importance capitale sur l'issue de la guerre. Nos soldats dans les batailles sont calmes; bien sûr, il y a des exceptions, mais la majorité fournit d'excellents combattants.

« Au P. C., nous arrivent les nouvelles tragiques : les noms des morts, des blessés.

Les Boches nous envoient maintenant des 210 qui s'abattent avec le bruit d'un escadron lancé au grand galop.

Rappelez-vous que l'obus de 210 pesait 104 kilos!

Et la lutte continue le lendemain, 10 janvier 1916, le surlendemain, 11.

De l'observatoire en avant de mon P. C., sur la route, le spectacle est terrible et grandiose. L'extrémité Nord du Médius semble en flammes. Mais le sifflement d'un 77 m'arrache vite à la contemplation.

J'ai au surplus, l'impression que ça va se tasser.

En effet, le lendemain, le 12 janvier, le calme est revenu.

Le soleil s'est levé vers huit heures, tout rouge dans le bouillard.

Il fait maintenant beau et clair; toutes les misères sont oubliées. Les hommes sont dehors. Ils sont gais. Ils chantent.

Et le soir approchant, qu'est-ce qu'ils font? Allons! camarades anciens combattants! que font-ils? Je suis sûr que vous n'allez pas vous tromper.

Des voix de l'assemblée. — La manille!

— Eh bien oui! Ils font la manille.

« 40, 45; Eh ben, prends-les. Oh! ne le ferai point, tu sais gars... »

Ah! n'les ai fait! J'aurai point cru, tu sais gars. »

Partie difficile : trois Normands!

Paré, qui caresse ses longues moustaches blondes, Guibout et le brave Aubry, le bonnet de police campé en bataille au-dessus de sa bonne face rouge toute ronde, la poitrine solidement rebondie sous le bandail.

Ils ont des cartes tellement déteintes, tellement couvertes de crasse qu'on n'en distingue plus les couleurs. Cela ne les gêne pas. Paré surtout est très amusant pour la conscience avec laquelle il dispose dans sa main son éventail de cartons.

On éteint les lumières.

Ceux qui ne sont pas de service s'allongent dans les cagnas.

Et maintenant, vous allez voir ce que sont les cagnas.

Dans les cagnas, ce sont les « gaspards » (rats) et les « totos » (poux) qui sont les maîtres. On entend les rats grignoter, sauter, courir, dégringoler de planche en planche, pousser leurs petits cris comme des grincements derrière les tôles de l'abri. C'est un fourmillement qui ne cesse pas. A tout moment je m'attends à en recevoir un sur le nez. Et puis ce sont les poux et les puces qui nous dévorent et qui nous empêchent de dormir. Ici ce qui tue, c'est l'absence de sommeil. L'insomnie a été une des grandes souffrances du poilu. Vers minuit, on commence à s'assoupir. Un vacarme effroyable vous fait prendre les armes. Canonnade, crépitements des fusils et des mitrailleuses. Les Boches recommencent l'attaque... Ici, il y a une description bien pénible à lire : la mort du pauvre trouper Jégou.

« La mort de Jégou a été atroce. Il était sur les premières marches de la cagna quand l'obus (sans doute un 130) a éclaté. Il a eu la figure brûlée, un éclat lui a pénétré dans le crâne, derrière l'oreille; un autre lui a ouvert le ventre, brisé la colonne, et dans la bouillie sanglante, on voyait couler la moelle. Sa jambe droite était broyée au-dessus du genou. L'épouvantable est qu'il a encore vécu quatre à cinq minutes. »

Voilà la vie dans le secteur de Champagne.

Encore un mot sur nos pauvres cagnas de biffins.

Le trouper d'ordonnance qui m'était alors affecté avait de hautes relations. Il était au mieux avec le « tampon » du brigadier d'une batterie voisine.

Un jour il reçut sa visite.

Et nous entendimes :

« C'est ça la cagna d'un capitaine dans l'infanterie? Si tu voyais celle de mon brigadier!... Un brigadier dans l'artillerie, c'est plus qu'un capitaine dans l'infanterie. » Réflexion que nous répétions en faisant des gorges chaudes.

Nous en avons fini avec les mauvais moments, les côtés durs de la vie du poilu en Champagne. Voilà les souffrances qu'il a endurées et dont sa ténacité a triomphé. Cela, ce sont les misères. Mais il y a les bons moments. Nous allons voir maintenant qu'il y avait dans cette vie des moments de détente.

*

D'où provenait la détente? Elle provenait tout simplement des beaux jours et du soleil.

Les premiers jours radieux du printemps ramènent la gaieté — à condition qu'il n'y ait pas de coup dur.

Ce matin (22 février), pour connaître le secteur, temps splendide. Le Ravin de l'Étang, celui du Médius, les pentes du Médius, du col des Abeilles et de l'Annulaire, tout est recouvert d'un moelleux manteau blanc au-dessus duquel s'étend le ciel bleu, radieux de soleil. Au loin, dans une brume blanche et diaphane comme un voile de mariée, les hauteurs connues : 181, 202, etc... qui jalonnent notre route jusqu'à Braux. Une joie indicible se respire. L'air est tiède. Il fait bon vivre et fouler le merveilleux tapis blanc.

La fraîcheur de l'air, la beauté radieuse de la lumière emplissent l'âme d'une béatitude délicieuse. On respire à pleins poumons. On oublie les misères; et la conséquence, tous les camarades le savent bien, c'est la joie des poilus : ils se mettent à la blague. Nous passons dans les boyaux, et nous entendons les uns et les autres :

— Où qu'est qu'est ma pipe? Où que c'est qu'elle est?

— Elle est partie en permission avant toi.

Le canon nous paraît lointain, mais voilà M. Choquet, le téléphoniste. On l'appelait « Monsieur Choquet » et il en était fort content. C'était un Parisien, qui avait l'accent. Il « soufflait dans le micro » pour employer l'expression consacrée.

— Tu reçois des 150? Ça va bien, mon vieux. Ils pourraient être plus gros.

Et il raccroche.

Comme il est féroce, crâneur, et a l'esprit de corps, on l'entend qui s'enguirlande avec le téléphoniste du régiment voisin. Il a l'esprit de corps, disons-nous : sans cela il ne serait pas trouper français; et pour celui-ci, c'est toujours son régiment qui est le premier de France.

« Le 101^e (c'est notre régiment), régiment d'active, régiment de fer!

—

— Hein? Régiment de parade! Régiment de parade! C'est pas vrai, c'est le mien qui est le premier de l'armée française!

—

— Il en a toujours plus mis que les vôtres; il peut montrer son drapeau percé de balles; il peut aligner ses exploits en Belgique, à la Marne, à Perthes. » Et, de fait, il en « allongeait »! Il en citait!

De l'autre côté, on devait naturellement lui répondre de la même manière.

**

Même s'il se produit brusquement un instant tragique, il arrive qu'on blague. Un jour, nous attendions le retour de l'agent de liaison, Guichard, courageux comme pas un et que l'on a surnommé « quinze grammes » parce qu'on estime qu'il ne pèse pas plus que cela. Il disparaissait sous son casque trop grand pour lui, mais il était extrêmement brave. « Quinze grammes » faisait les liaisons les plus dangereuses et pourtant il se présentait toujours à l'heure juste.

Voici l'artillerie boche qui tape sur les boyaux par où il doit passer pour venir jusqu'à nous. On se dit : « Il va sûrement s'arrêter »; mais nous sommes cependant inquiets.

Soudain, dégringolade dans la cagna. C'est M. « Quinze grammes » qui descend, la tête enfouie dans son casque toujours trop grand. Il est tellement essouffé qu'il ne peut dire un mot. Après quelques instants, enfin il respire et recouvre la parole : « Ah! les vaches! » Je vous demande pardon du terme, mais, vous savez, la langue n'était pas très châtiée dans la troupe.

On se fait à tout. Nous nous habituons à vivre dans les trous comme les hommes des cavernes; à ne jamais nous laver, pas même les mains ni le visage; à ne jamais nous déchausser. Et les poilus sont gais. Une boutade et ils sont remontés.

La conséquence de cette humeur solide? qui remonte vite? qui ne s'attarde pas à broyer du noir? la conséquence? C'est le courage et c'est l'abnégation qui sont les qualités fondamentales du soldat français; l'abnégation dont il n'a pas été assez souvent question quand on a parlé des poilus.

L'abnégation du trouper français!

Nous passons la nuit à faire le tour des petits postes et des tranchées. Partout les braves petits gribiers veillent aux créneaux. Ils ont bien mal mangé, ce soir! Le rata est venu tard, à 22 heures, et il était brûlé. Ils ne se plaignent pas. Ils savent que les temps sont durs.

— Tout est si cher, maintenant, mon capitaine!

Ils font comme leurs ancêtres, ceux qui défendirent les frontières autrefois, il y a deux siècles, les soldats de Villars à la veille de Malplaquet, disant à leur chef qui les plaignait parce qu'ils n'avaient pas reçu de distribution de pain : « Il faut bien souffrir un peu! »

Et voici comme le carnet commente :

« Nos poilus souffrent beaucoup. Ils passent la nuit l'œil au guet. Ils sont obligés de se contenter souvent d'un maigre rata. Ils

le font avec abnégation. Nos poilus n'ont pas changé : « Il faut bien souffrir un peu ». Les vertus du paysan de France se perpétuent toujours les mêmes et sont l'éternel gage du salut de la Patrie. »

*
**

Voici qui vous montrera ce qu'est ce courage calme et cette abnégation sereine et profonde.

Nous avions à la compagnie un soldat tout à fait remarquable, qui avait fait mon admiration. Il avait été au Fort de Vaux pendant l'attaque du 1^{er} au 6 juin 1916 et un peu plus tard. C'était un bon paysan d'Eure-et-Loir. Je le supposais un peu tireur de lièvre, mais vous comprenez très bien qu'on ne s'occupe pas de ce détail, qui en fait au combat un bon tireur tout simplement. Dans les batailles, il était sorti indemne. Or, beaucoup de jeunes au régiment avaient été tués. Sur 131 à la compagnie, on était revenu 37 et sur ces 37, 12 seulement avaient pu reprendre le rang. Il en était. Je l'avais pris comme homme de confiance.

Mouquet

Et voici, pour que nous nous rappelions cette abnégation de soi-même — la plus belle des vertus militaires — une réponse que rien ne saurait dépasser en héroïsme.

Nous étions à Maisons-de-Champagne, le 7 juillet 1916.

Il était six heures du soir.

Il pleut et les Allemands déclenchent un bombardement de gros calibre. On est abasourdi. Le déplacement d'air nous claquait et soufflait les lumières dans les cagnas. Tout le secteur est écrasé. Or, c'est le dur moment, moment toujours attendu avec inquiétude : celui où l'on apporte la soupe.

Nous avons faim. Mais nous nous disons : « Tant pis ! Faisons-en notre deuil. Les hommes de soupe se sont mis à l'abri. Ils attendent sous un pareil déchainement la fin de la tempête et du bombardement effroyable. »

Soudain, nous entendons du bruit dans l'escalier de la cagna.

— Hein ? Quoi ? Qu'est-ce qui descend ? Ma parole, c'est Mouquet, le brave entre les braves.

— Comment ? c'est toi, Mouquet ?

— Oui, mon Capitaine.

— Vous ne vous êtes donc pas mis à l'abri du bombardement ?

— On s'est mis à l'abri de la pluie, mais pas pour les minen.

— A quelle distance tombaient-ils ?

— A 50 ou 60 mètres. Y avait pas de danger. »

Aucun commentaire ; ce serait d'un goût déplorable. Eh bien, ne vous étonnez pas, mes chers auditeurs, de cette fermeté de caractère d'un véritable héroïsme, sain, sérieux : ce fut le fond de l'âme de nos camarades de feu.

*
**

A quelques jours de là, nous étions descendus de secteur, au cantonnement. En pareil cas, on organisait toujours une représentation. Dans chaque compagnie, il y a une troupe toute prête. Il suffisait de lui donner les moyens.

Mais même avec leurs propres moyens, les troupiers organisaient une représentation théâtrale. C'est une distraction que toute compagnie française peut aisément se permettre avec ses artistes personnels. En particulier dans notre compagnie, il y avait un caporal du nom de Sauvage, qui était d'une verve impayable. Il avait un entrain prodigieux. A lui seul il faisait tout un spectacle.

A la fin, après avoir bien ri, les quelques musiciens envoyés par le Colonel se mettent à jouer le Chant du Départ. Tous les poilus se levèrent. Sans recevoir aucun ordre, ils se mirent au fixe et entonnèrent le chant avec une conviction, une puissance qui faisaient chaud au cœur. Puis ils rentrèrent au cantonnement, pleins de gaieté et d'entrain, en continuant à chanter le vieil hymne des armées de la 1^{re} République. Ils nous ont remplis d'admiration.

Ces hommes, dont quelques-uns avaient plus de deux ans d'une campagne pénible et sanglante, dont certains avaient vu les batailles de Belgique, la Marne et Verdun, sans compter Perthes et les batailles de Champagne, ces hommes avaient malgré leurs épreuves, gardé toute leur foi.

Et c'est pourquoi nous avons confiance dans les destinées de la France.

Celui qui était notre chef, le Général Gouraud, ne manquait jamais une occasion pour exalter cette foi. Et nous voudrions terminer en citant des paroles de ce grand soldat.

En août 1916, ici, à Châlons, il convoqua des capitaines d'infanterie pour leur faire connaître et leur montrer les innovations techniques que l'on venait de trouver et auxquelles les esprits s'intéressaient alors : bouchier Walter pour essayer de détruire les réseaux de fils de fer boches, nouveaux procédés de photos, de camouflage, etc. Ces innovations valaient ce qu'elles valaient. Il entendit terminer cette période par une courte allocution et après nous avoir expliqué les détails techniques, il nous fit mettre en cercle et il nous dit que récemment il y avait eu une position abandonnée. Et il conclut par une exhortation brève, mais si belle, si émouvante, avec cette voix sonore qui est celle caractéristique du beau soldat, qu'elle est restée gravée dans notre cœur :

« Il est inadmissible, déclara-t-il, il est inadmissible, lorsqu'on a un cœur de soldat, que l'on estime à un moment quelconque qu'il n'y a plus rien à faire. A aucun moment il n'est permis de désespérer ; et, si l'on veut bien, on force le destin ; il suffit de le vouloir. Vous n'oubliez pas qu'on ne peut pas être de bons Français sans être bons soldats.

« Messieurs, je vous remercie. »

Ces dernières paroles furent prononcées d'une voix vibrante.

Il lança, « quand on a un cœur de soldat » d'un tel ton que nous nous en sentimes secoués jusqu'aux moelles.

« Je suis parti, dit le carnet, ému plus que je ne saurais dire par les quelques mots de ce général jeune, auréolé du prestige éclatant, d'une gloire sans tache, portant les traces visibles de blessures reçues en accomplissant son devoir avec une abnégation unique dans l'histoire militaire. Pour nous, les fatigues de la campagne étaient oubliées, et l'âme prête au sacrifice. »

C'est sur ces paroles du grand chef, qui fut le grand chef des armées de Champagne, que nous terminerons.

Et maintenant, mes chers Camarades, nous allons, suivant la tradition et le rite sacré, accomplir notre devoir envers ceux de nos Camarades qui sont restés là-haut, eux que nous avons toujours dans notre pensée ; à nos Camarades qui sont morts et qui ont accepté toutes les souffrances, toutes les souffrances jusqu'à la perte de la lumière des hommes, pour que les autres puissent jouir de la Liberté de leur Patrie.

Mes chers Camarades, debout pour ceux qui furent nos frères de combat et qui sont restés sur ce front de Champagne. Debout !

CHARLES DELVERT.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec peine le décès de M. André DEPLANCK de Lille, père du capitaine Robert DEPLANCK, mort pour la France à Souain, le 27 septembre 1915.

A Mme DEPLANCK-LOMONT, à notre Camarade Charles DEPLANCK, nous adressons nos bien sincères condoléances.

Mme FAERBER, de notre Conseil d'Administration, déjà fort éprouvée, vient d'avoir la douleur de perdre son père, M. VAZEILLE.

En cette pénible circonstance, nous lui adressons nos sincères condoléances et notre bien vive sympathie.

Lors de notre dernier pèlerinage, nous avons appris avec peine, le décès de M. l'Abbé LAROCHE, Curé de Souain.

Nous perdons en lui, un bien fidèle adhérent dont le concours ne nous a jamais fait défaut.

A sa famille, à ses paroissiens, nous adressons nos sincères condoléances.

LISTE OFFICIELLE DES CORPS DES MILITAIRES RETROUVÉS EN CHAMPAGNE (suite) ⁽¹⁾

- CATILLON JULES, 72° R.I., 20-12-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4508.
- UN ADJUDANT ou sous-lieutenant Français inconnu du 72° R.I.; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4510.
- DECARNELLE ALFRED, 161° R.I., 1-5-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4492.
- DEHANDSCHOEWERCKER MAURICE, 154° R.I., 6-5-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4495.
- TALVAT EMILE, 154° R.I.; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4498.
- BRIAND JOSEPH, 131° R.I., 29-10-14; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4425.
- NICOLAS HENRI, 31° R.I., 10-12-14; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4486.
- MANSION JACQUES, sous-lieutenant, 31° R.I., 11-12-14; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4489.
- MOINEL ERNEST, 31° R.I., 11-12-14; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4488.
- KENST... MARCEL, 1908, Seine, 1^{er} Bureau, 3964 (pas encore identifié); relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4487.
- BARGAIN AMBROISE, 1903, Quimper; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4505.
- POIRIER PAUL, 46° R.I., 12-1-15; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4504.
- LEFEBVRE DESIRÉ, 46° R.I., 8-1-15; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4507.
- HEBERT LÉON, caporal, 46° R.I., 8-1-15; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4503.
- ON..... MICHEL, 1914, Seine, 1^{er} Bureau 569 A (pas encore identifié); relevé à Mesnil, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2519.
- LICHTLEN MARCEL, 120° R.I., 2-3-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2517.
- BEGASSAT LUCIEN, 170° R.I., 14-3-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2561.
- POIRON LOUIS, 1904, Epinal; relevé à Mesnil, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2557.
- MAGNIER PAUL, 51° R.I., 28-2-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2558.
- CARPENTIER ADOLPHE, 150° R.I., sergent, 2-5-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière de Vienne-le-Château, tombe 4482.
- DELACOURT FRANÇOIS, 1901, Saint-Omer 1296; relevé à Mesnil, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2569.
- DOUAI JULES, 87° R.I., 1-3-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2616.
- RIVIERE JEAN-MARIE, 127° R.I., 16-3-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2554.
- COSSEC RENÉ, 87° R.I., 1-3-15; relevé à Mesnil, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2571.
- AUBERT ROBERT, sergent, 51° R.I., 7-10-15; relevé à Perthes, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2551.
- LONGER ALBERT, 51° R.I., 30-9-15; relevé à Perthes, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2550.
- DIZET YVES, 128° R.I., 2-10-15; relevé à Perthes, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2549.
- THERON CAMILLE, caporal, 128° R.I., 2-10-15; relevé à Perthes, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2548.
- C..... GEORGES, 1909, Seine .. Bureau 48.5 (pas encore identifié); relevé à Perthes, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2546.
- UN FRANÇAIS INCONNU du 88° R.I.; relevé près de BURON PASCAL, à Perthes (pas identifié), réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2540.
- BURON PASCAL, 88° R.I., 9-1-15; relevé à Perthes, réinhumé cimetière de La Ferme de Suippes, tombe 2539.
- Janvier 1934 :*
- LECOUFFE HENRI, sergent, 127° R.I., 2-3-15; relevé à Beauséjour, réinhumé cimetière national de Ferme de Suippes, tombe 2567.
- OSSELEZ CHARLES, 127° R.I., 19-2-15; relevé à Beauséjour, réinhumé cimetière national de Ferme de Suippes, tombe 2573.
- MOREAU CHARLES, 76° R.I., 30-11-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4519.
- HERVE JOSEPH, 72° R.I., 30-12-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4512.
- LECHELARD EUGÈNE, caporal 8° B.C.F., 30-6-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4511.
- FONTAINE LUCIEN, 128° R.I., 4-12-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4522.
- DUMONT ERNEST, 155° R.I., 29-1-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4521.
- GALICHET JEAN, caporal 4° R.I., 13-8-15; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4539.
- MARCEL, 19... Versailles (relevé près de GALICHET JEAN du 4° R.I.), pas identifié; retrouvé à Boureuilles, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4538.
- RENONCE MARIUS, caporal, 131° R.I., 30-9-14; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4540.
- ROND FRÉDÉRIC, 4° R.I., 13-7-15, relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4536.
- PASCAL JÉRÔME, sergent, 113° R.I., 13-7-15; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4533.
- BIGOT VICTOR, 113° R.I., 13-7-15; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4532.
- COYAU PAUL, 113° R.I., 13-7-15; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4525.
- JAHANNAULT EDUARD, 4° R.I., 13-7-15; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4544.
- A..... LOUIS, 1907, Auxerre, 739, relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4543.
- BUTTE LÉON, 4° R.I., 16-7-15; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4545.
- GUIGNARD OMER, 4° R.I., 13-7-15; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4546.
- QUEREL CHARLES, 4° R.I., 13-7-15; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4546.
- VOISIN EMILE, 4° R.I., 13-7-15; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4547.
- TREMELO ALFRED, 4° R.I., 13-7-15; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4548.
- DUSSON ALBERT, 4° R.I., 13-7-15; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4550.
- BOURBON GABRIEL, 4° R.I., 13-7-15; relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4551.
- T..... R..... POITIERS, 52.... (pas identifié), relevé à Boureuilles, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4534.
- MARTIN JOSEPH, 94° R.I., 19-7-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4523.
- CAILLERETZ CAMILLE, 162° R.I., 22-1-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4524.
- LEDUC ALPHONSE, 162° R.I., 22-1-15; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4524.
- LEMAY LOUIS, 9° B.C.P., 27-10-14; relevé à La Gruerie, réinhumé cimetière national de Vienne-le-Château, tombe 4553.
- 1 Français, porteur d'une plaque détériorée où il a été lu N..... 1914, Cha..... 70 (pas identifié), relevé à Mesnil-Hurlus, réinhumé cimetière national de La Ferme de Suippes, tombe 2684.
- JACOB PIERRE, 174° R.I., 12-3-15; relevé à Mesnil-Hurlus, réinhumé cimetière national de La Ferme de Suippes, tombe 2682.
- GOULARD AUGUSTE, 26° R.I., 29-9-15; relevé à Beauséjour, réinhumé cimetière national de La Ferme de Suippes, tombe 2681.
- DUFAY CHARLES, 119° R.I., 30-8-14; relevé à Loivre, réinhumé cimetière national de CORMICY, tombe 448.
- LUILLI..... AUGUSTE (pas identifié), relevé à Perthes, réinhumé cimetière national de La Ferme de Suippes, tombe 2612.
- GULDENKIRCH EUGÈNE, dit BARON, 27° R.I., 25-10-15; relevé à Perthes, réinhumé cimetière national de La Ferme de Suippes, tombe 2610.
- MARLEIX ERNEST, 10° R.I., 23-10-15; relevé à Perthes, réinhumé cimetière national de La Ferme de Suippes, tombe 2639.
- DEVILLE FRÉDÉRIC, sergent, 416° R.I., 26-9-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de La Ferme de Suippes, tombe 2637.
- ROBLET VICTOR, 56° R.I., 6-10-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de La Ferme de Suippes, tombe 2636.
- ROCHETTE JULES, 322° R.I., 28-9-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de La Ferme de Suippes, tombe 2635.
- PAPIN LOUIS, 75° R.I., 27-9-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de La Ferme de Suippes, tombe 2634.
- SARRAIL FRANÇOIS, 248° R.I., 10-3-15, relevé à Souain, réinhumé cimetière national de La Ferme de Suippes, tombe 2633.
- VALAT ALBERT, adjudant, 322° R.I., 28-9-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de La Ferme de Suippes, tombe 2632.
- HERAUD FRANÇOIS, 293° R.I., 13-2-16; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de Suippes, tombe 2631.
- THERON EMILE, 96° R.I., 8-10-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de La Ferme de Suippes, tombe 2630.
- MA..... ER PAUL, 19.0 Seine 1.8 (pas identifié) relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de La Ferme de Suippes, tombe 2629.
- MAUGARD FRANÇOIS, 1915, 75° R.I., 25-10-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de La Ferme de Suippes, tombe 2628.
- DUGAS ROGER, aspirant, 416° R.I., 26-9-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de La Ferme de Suippes, tombe 2626.
- ARABET JEAN, caporal, 416° R.I., 26-9-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de La Ferme de Suippes, tombe 2625.
- COZOT DESIRÉ, 416° R.I., 26-8-15; relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de La Ferme de Suippes, tombe 2624.
- BLANC LOUIS, 75° R.I., 26-9-15, relevé à Tahure, réinhumé cimetière national de La Ferme de Suippes, tombe 2623.

(1) Voir les Bulletins N° 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20 et 21.